LE COMMUNISTE

organe central en français du Groupe Communiste Internationaliste

"DICTATURE DU PROLETARIAT POUR L'ABOLITION DU TRAVAIL SALARIE»

— Liban, Malouines, Iran, Irak, Afghanistan, Tchad, ...

CONTRE LA GUERRE IMPERIALISTE :

LA REVOLUTION COMMUNISTE MONDIALE

TRIMESTRIEL JUILLET N°14 1982

correspondance: B. P. 54 Bruxelles 31 1060 Bruxelles

40 FB
5 FF
3 FS

SOMMAIRE

pages

- CONTRE LA GUERRE IMPERIALISTE : LA REVOLUTION COMMUNISTE MONDIALE 2
- LA GUERRE ET LA PAIX CONTRE LE PROLETARIAT . . . 11
- QUELLE REDUCTION DU TEMPS DE TRAVAIL ? . . . 15
- NOUS SOULIGNONS : 28
  - Pologne: La lutte continue
  - "Société de consommation"?
  - Une "C.C.I.sation" du mouvement ouvrier
  - Malouines: Trotskystes et "marxistes-léninistes", les frères ennemis contre le prolétariat
  - Mundial: "Des jeux ... et pas de pain"
- DE L'ALIENATION DE L'HOMME A LA COMMUNAUTE HUMAINE 38
- ACTIVITE HUMAINE CONTRE TRAVAIL 52
- Mémoire ouvrière : LA CONSIGNE DE L'HEURE : NE PAS TRAHIR Bilan - 1936 58

* * *

"Mais l'être collectif dont le travailleur est isolé est un être collectif d'une tout autre réalité, d'une tout autre ampleur que l'être politique. L'être collectif dont le sépare son propre travail, est la vie même, la vie physique et intellectuelle, les moeurs humaines, l'activité humaine, la jouissance humaine, l'être humain. L'être humain est le véritable être collectif des hommes. De même que l'isolement funeste de cet être est incomparablement plus universel, plus insupportable, plus terrible, plus rempli de contradictions que le fait d'être isolé de l'être collectif politique; de même la suppression de cet isolement --et même une réaction partielle, un soulèvement contre cet isolement-- a une ampleur beaucoup plus infinie, comme l'homme est plus infini que le citoyen et la vie humaine que la vie politique."

(Marx - Gloses critiques marginales à l'article: "Le roi de Prusse et la réforme sociale par un Prussien" - août 1844)

Liban, Malouines, Iran, Irak, Afghanistan, Tchad, ...

Contre la guerre impérialiste :

LA REVOLUTION COMMUNISTE MONDIALE

Les foyers de guerres impérialistes se succèdent et se généralisent de jour en jour; les vieux conflits persistent: Erythrée, Sahara, Iran-Irak, Afghanistan, ... et de nouveaux apparaissent: Malouines, Liban, ... Après la reconquête anglaise des Malouines qui ne signifie nullement la fin de la guerre dans cette région entre la Grande Bretagne et l'Argentine (1), s'est déclenchée une immense boucherie, un réel génocide au Liban ayant à l'heure actuelle alors que Beyrouth n'est pas encore tombée, entraîné plus de 970.000 prolétaires dans la plus noire misère, plus de 15.000 morts, 20.000 blessé et un nombre indéterminé de milliers de prisonniers "de droit commun" concentrés dans des camps secrets en Israël. Et c'est, comme toujours, avec le plus parfait cynisme que s'effectue le massacre des prolétaires, sans distinction, hommes, femmes, enfants, vieillards, ... tous sont sacrifiés sur l'autel de la valeur; dans un camp l'Etat israélien bombarde tout ce qui vit dans l'autre camp l'OLP et consorts s'abritent derrière les nnn-combattants ... Tous les Etats du monde sont au même titre responsables, sont au même titre massacreurs. La nature immonde de toutes les guerres bourgeoises s'exprime ici avec "éclat", les guerres bourgeoises sont toujours fondamentalement, en tout lieu et de tous temps, des guerres anti-communistes, des guerres CONTRE LE PROLETARIAT (2). Et c'est la bouche pleine du "droit des peuples", de "l'auto-détermination", du "droit à l'existence", de "la paix et de la liberté", ... que dans tous les camps se justifient la guerre, la torture, la barbarie, la boucherie, la liquidation physique et systématique de population excédentaire pour le capital (3).

(1) Sur cette question, nous renvoyons le lecteur intéressé à notre texte: "Malvinas - Contra la guerra imperialista : La revolucion comunista mundial" dans Comunismo n°9 ainsi qu'au texte: "Malouines - Un pas vers la guerre mondiale" dans Action Communiste n°6.

(2) Sour le développement de cette question, nous renvoyons le lecteur à notre étude: "Les causes des guerres impérialistes" à propos de la polémique au sein de la Gauche Communiste des années '30, dans Le Communiste n°6.

(3) Cette liquidation systématique de population excédentaire pour le ca-

Le prolétariat n'a pour lutter contre les guerres bourgeoises qu'une seule position invariante: OPPOSER A LA GUERRE IMPERIALISTE, LA GUERRE CIVILE REVOLUTIONNAIRE CONTRE SA PROPRE BOURGEOISIE. La seule façon d'arrêter la guerre impérialiste c'est de développer, là où l'on se trouve, la guerre de classe.

> "La lutte réelle contre le déclenchement de la guerre impérialiste qui se profile à l'horizon ne peut se concevoir abstraitement et unilatéralement sous forme d'actions spécifiques, mais par la pratique et le développement de la lutte internationale des classes. Elle pose devant le prolétariat la tâche concrète de bouleverser le rapport actuel des classes en vue de la destruction du capitalisme. A la guerre, solution capitaliste à la crise de la société bourgeoise, le prolétariat ne peut opposer que sa propre solution: la révolution, instaurant le socialisme."
> (Jehan - "La guerre impérialiste et les tâches de la Ligue" - 1936 texte reproduit dans Le Communiste n°6)

Alors que la solution bourgeoise à la crise, le cours vers la guerre mondiale généralisée, s'impose de plus en plus nettement, la bourgeoisie mondiale complète ses préparatifs militaires, idéologiques (4), ... à la guerre par la multiplication de réunions, conférences, campagnes pacifistes, humanitaires, pour les droits de l'homme, pour la réduction des armes nucléaires, ... application généralisée du vieil adage: "Si tu prépares la guerre, parle de paix". Et voilà apparaître, sur la scène du spectacle bourgeois, les bonnes âmes, les curés, les gauchistes, ... demander aux Etats en guerre (réelle ou potentielle), à grands cris: la paix, peace, pax, ... De fait, toutes ces racailles pleurnichantes demandent vraiment à nos exploiteurs la paix, mais celle dont il s'agit, c'est la paix sociale, la paix du capital. Pleurnicher dans l'absolu contre les guerres, contre la violence et le terrorisme, c'est essentiellement lutter préventivement contre les réactions prolétariennes, contre le défaitisme révolutionnaire, négation violente de la guerre bourgeoise par la guerre révolutionnaire. La fonction centrale de toute l'idéologie pacifiste est ainsi dévoilée: il s'agit d'"opposer" à la guerre impérialiste qui vient, de fausses solutions, la paix bourgeoise, le "désarmement" bilatéral (5), ... qui ne servent en fait qu'à polariser l'opinion publique entre deux camps tout autant impérialistes l'un que l'autre et qui, bien évidemment, le jour de l'éclatement guerrier, se rejoindront en choeur unanime pour défendre la guerre et ce, toujours, au nom de la paix, de la démocratie, du socialisme, ...

---

(3) Cette liquidation systématique de population excédentaire pour le capital et la peur de la réémergence prolétarienne (exemple du bombardement de Berlin en 1945) sont les raisons fondamentales mises en avant par le marxisme révolutionnaire pour expliquer l'extermination des millions d'êtres humains non pas par les "méchants nazis" ou aujourd'hui les "méchants israéliens", comme le fait croire tout le battage antifasciste, démocratique et nationaliste, mais par le capital mondial. Lisez à ce sujet: "Auschwitz ou le grand alibi" de Bordiga.

(4) Cf. notre texte "L'armée et la politique militaire des Etats-Unis" dans Le Communiste n°12 et 13.

(5) D'autant plus que nous savons qu'historiquement, toutes ces conférences, ces accords de "non-agression", ... ont toujours tranché des pas effectifs dans la préparation à la guerre, comme nous le montrent le pacte entre Hitler et Staline en 1939, les accords de Münich, ... et récemment, les accords de Camp David.

Pour la bourgeoisie, colombes et faucons, paix et guerre signifient la continuation sous d'autres formes de la même politique anti-ouvrière: au plus la bourgeoisie parvient à imposer au prolétariat la paix sociale, au plus sont remplies les conditions du déclenchement de la guerre généralisée (6). Au moins le prolétariat lutte contre son ennemi frontal, contre "sa" bourgeoisie, au moins il se donne les moyens de résister, de lutter contre la guerre à venir. C'est en luttant aujourd'hui de manière intransigeante contre la désagrégation permanente de ses conditions de vie et de lutte, que le prolétariat se donne les moyens d'opposer à la solution bourgeoise sa propre solution de classe, la révolution communiste mondiale. Rompre la paix sociale, c'est directement lutter contre le capitalisme producteur en permanence de guerres de plus en plus générales, de plus en plus meurtrières. Le programme de la bourgeoisie mondiale est clair:

> "Une seule perspective: des destructions, un conflit permanent, la perte de beaucoup de vies."
> (déclaration de Perez de Cuellar, secrétaire général de l'ONU)

Antagoniquement à ce programme, le prolétariat affirme le sien: une seule perspective, répondre à la guerre impérialiste par la lutte contre le capital ùondial et tous ses Etats, développer effectivement la guerre de classe, la guerre sociale ccntre la bourgeoisie de "notre propre" pays, contre les Etats de la bourgeoisie de "notre" bloc, contre les armées de "nos" exploiteurs et de "nos" massacreurs directs, pour la destruction de tous les Etats bourgeois (7).

Ainsi se trouve formulée la seule réponse prolétarienne aux guerres bourgeoises: le défaitisme révolutionnaire. Mais aujourd'hui comme hier de nombreuses forces bourgeoises essaient de dénaturer cette unique réponse prolétarienne soit en essayant malgré tout de faire combattre les ouvriers dans un des camps en présence, qualifié de socialiste, de démocrate, d'antifasciste -grande spécialité des gauchistes qui contre vents et marées parviennent chaque fois à trouver un camp "moins mauvais" à soutenir (8)-, soit sous prétexte de "défaitisme new-look" en refusant comme Kautsky en

(6) Pour plus de développement, lisez nos textes "On nous parle de paix" dans Parti de Classe n°3 ainsi que "Campagnes anti-missiles, anti-nucléaires, pacifistes, ... un pas vers le désarmement du prolétariat, un pas vers la guerre impérialiste généralisée" dans Action Communiste n°5.

(7) Lorsque nous parlons de "tous les Etats bourgeois" nous reprenons encore une vision descriptive qui analyse la bourgeoisie mondiale comme organisée en de multiples Etats, eux-mêmes regroupés en constellations plus ou moins mouvantes.Il est clair que cette vision correspond à l'analyse des contradictions inter-impérialistes, des luttes inter-fractions au sein d'une même classe mondiale: la bourgeoisie. Ce type d'analyse ne doit jamais nous faire oublier l'existence d'une réalité globale, l'existence d'un Etat bourgeois mondial manifestant sa présence et l'intérêt du capital global face au prolétariat. C'est en effet contre la lutte internationale et internationaliste du prolétariat que la bourgeoisie parvient pleinement à s'unifier, à se regrouper derrière son Etat mondial, faisant ainsi le temps de la lutte contre le prolétariat, taire les différents antagonismes interfractionnels tout à fait négligeables en regard au seul danger mortel que représente le prolétariat. C'est ainsi que l'on peut voir fréquemment, face à la menace ouvrière, la réunification d'armées et d'Etats qui la veille encore en guerre ouverte l'un contre l'autre, se réconcilient le temps d'écraser les luttes ouvrières (cf. les exemples en Russie en 1918-19, en Espagne en mai 1937, ...)

en 1914 de donner de réels mots d'ordre pour la défaite complète "de sa propre patrie". Hier aussi, les positions contre-révolutionnaires s'exprimaient jusqu'à Zimmerwald (5-8 septembre 1915) par la voix du pacifisme ou plus subtilement, par l'intermédiaire des positions dites "centristes" de type "ni victoire, ni défaite" ou encore par la limitation des positions aux simples voeux platoniques de type "guerre à la guerre" sans évidemment jamais concrétiser dans la pratique, la réelle signification du défaitisme: la lutte par tous les moyens politiques, économiques, militaires, ... pour la défaite de "sa patrie", de "son camp", de "son bloc". Lénine attaquait déjà vertement R. Luxembourg (Junius) qui ne comprenait pas en quoi:

> "La révolution était à l'ordre du jour en 1914-1916, elle était contenue dans la guerre, elle naissait de la guerre. C'est ce qu'il fallait "proclamer" au nom de la classe révolutionnaire en précisant jusqu'au bout, sans crainte, son programme, à savoir: le socialisme, lequel est impossible en temps de guerre sans guerre civile contre la bourgeoisie archiréactionnaire, criminelle, qui voue le peuple à des calamités sans nom. Il fallait méditer des actions systématiques, coordonnées, pratiques, absolument réalisables quelle que fut la vitesse de développement de la crise révolutionnaire, des actions allant dans le sens de la révolution mûrissante. Ces actions sont indiquées dans la résolution de notre parti: 1) vote contre les crédits 2) rupture de la "paix civile" 3) création d'une organisation illégale 4) fraternisation des soldats 5) soutien de toutes les actions révolutionnaires des masses. Le succès de toutes ces mesures mène inéluctablement à la guerre civile."
> (V.I. Lénine - A propos de la brochure de Junius - juillet 1916)

Et aujourd'hui, de nouveau, peu de forces révolutionnaires comprennent la réelle signification concrète du défaitisme, comprennent en quoi la guerre et la défaite peuvent être des facteurs d'accélération des antagonismes de classes et donc de notre solution: la révolution.

> "Nous devons montrer aux ouvriers comment la défaite d'un gouvernement, maintes fois dans l'histoire, a rendu le plus grand service au peuple qui était assujetti à ce gouvernement; la défaite amenait l'accouchement de la révolution, c'est-à-dire qu'elle avait des conséquences bienfaisantes pour toute l'humanité (...) On ne peut être internationaliste conséquent sans être "défaitiste". Plus l'internationalisme sera fort, plus l'on s'assimilera cette vérité."
> (G. Zinoviev - Le "défaitisme" naguère et aujourd'hui - Octobre 1916 - dans Lénine, Zinoviev, Contre le courant)

Il faut avoir les yeux bouchés par l'incurie et le doctrinarisme borné pour ne pas comprendre que la défaite de l'Argentine aux Malouines est essentiellement due aux importants et massifs mouvements de classe tant dans l'armée que dans l'ensemble du prolétariat; que c'est massivement, en abandonnant armes, chaussures, et bagages que les soldats ont déserté, se sont mutinés et se sont rendus; que de plus en plus d'ouvriers ne voulaient plus de cette "sale guerre"; de même qu'en Syrie et en Cisjordanie, de nombreux troubles sociaux, des émeutes ont éclaté peu avant l'invasion du Liban par Israël. C'est, volontairement ou non, servir la contre-révolution que d'ignorer qu'à la suite de défaites successives de l'armée irakienne,

(8) Cf. notre "Nous Soulignons" sur la prise de position de la IVème Internationale trotskyste et des courants maoïstes en faveur de l'Argentine dans le conflit des Malouines.

d'importants mouvements classistes ont embrasé l'Irak allant jusqu'à occuper partiellement et pendant plusieurs jours Bagdad, affrontant militairement l'armée et les flics dans plusieurs provinces du pays, fraternisant avec des soldats iraniens et tout cela dans un climat quasi insurrectionnel (Cf le manifeste de nos camarades contre la guerre Iran/Irak dans cette revue).

Nous voyons en quoi ainsi, si dans un premier temps la guerre signifie désarticulation, désorganisation du prolétariat et même la liquidation idéologique et physique du prolétariat en tant que classe, son adhésion au nationalisme, à l'antifascisme ou à la libération nationale étant une des conditions essentielles au déclenchement d'une guerre, souvent, cet "écrasement" n'est que relatif et temporaire et parvient à se transformer en un puissant mouvement révolutionnaire balayant tous les Etats. C'est une telle situation qui catalysa la vague révolutionnaire des années 1917-23. Le réel problème est celui du rapport mondial de forces entre prolétariat et bourgeoisie, entre révolution et contre-révolution. Et, évidemment ce rapport de forces n'est pas joué une fois pour toutes par le déclenchement d'une guerre impérialiste, même généralisée. Autant de forts mouvements de classe ont été arrêtés et transformés par la bourgeoisie mondiale en des guerres impérialistes (Espagne 36, Salvador 79,...); autant le prolétariat mondial peut parvenir -et il le peut d'autant plus que son avant-garde lui donne de clairs mots d'ordre défaitistes- à transformer des guerres impérialistes en guerre civile internationale. De plus, nous savons que de plus en plus se dessinent, face à d'importants mouvements de classe embrasant de fait plusieurs nations, des interventions du capital mondial par l'intermédiaire de plusieurs armées "étrangères" dont les plus spécialisées sont aujourd'hui, les armées américaine, soviétique, anglaise, française, israélienne, cubaine, vietnamienne, belge, ... ne laissant presque jamais à l'armée locale souvent en décomposition, le "soin" de réprimer. Ainsi, le caractère éminemment international du capitalisme ne fait que renforcer d'autant plus notre internationalisme prolétarien; de plus en plus, le problème se posera en termes d'une armée bourgeoise -tendant à unifier des armées nationales en forces bourgeoises multinationales pour défendre le capital mondial (9)- face à la révolution prolétarienne mondiale. Le marxisme en explicitant les guerres bourgeoises comme étant fondamentalement des guerres anti-prolétariennes, comme étant de plus en plus la guerre entre révolution et contre-révolution, donne en même temps la réponse à l'énigme des guerres, les guerres ne sont pas inévitables, elles sont des produits des sociétés de classes. Le communisme abolira donc aussi les guerres.

Il reste encore ceux qui, plus vicieux, tout en proclament le défaitisme dans telle ou telle guerre, maintiennent des positions bellicistes dans telle ou telle autre. Leurs grandes déclarations défaitistes ne sont donc qu'un nuage de fumée laché pour aveugler des prolétaires qui, attirés par ces grandes déclarations, se retrouvent embrigadés dans un autre conflit bourgeois. Ces groupes, par leurs déclarations formelles et ronflantes,

(9) Cette tendance se manifeste dans le fait de la démultiplication des armées présentes sur le "théâtre des opérations". Au Liban, nous pouvons compter 1) l'armée israélienne 2) l'armée syrienne 3) l'armée libanaise 4) l'OLP et les multiples groupes armés annexes (on n'en compte pas moins d'une trentaine) 5) les milices chrétiennes phalangistes de Bechir Gemayel 6) les troupes de l'ONU, FINUL sous le masque desquelles se retrouvent notamment des paras français 7) des troupes iraniennes combattant aux côtés des syriens, ... et l'on nous annonce l'arrivée probable de troupes américaines !!!

ne servent en fait que de rabatteurs radicaux pour les guerres bourgeoises, pour les guerres contre le prolétariat mondial (10). Evidemment, ce recrutement de prolétaires pour le massacre impérialiste se fait au nom des "guerres justes" (comme si une guerre pouvait être juste ou injuste alors que toutes servent la même cause: la destruction massive de forces productives et donc de prolétaires) ou de "libération nationale". Il en va ainsi des pseudo-internationalistes qui condamnent avec fracas la guerre irano-irakienne tout en soutenant ouvertement le camp kurde dans la guerre entre ces mêmes Etats et les nationalistes kurdes. Une telle attitude -qui n'est évidemment pas un cas isolé ni l'apanage d'un seul groupe- disqualifie, du point de vue prolétarien, ses défenseurs passés et à venir qui, même indirectement se font les sergents recruteurs des boucheries impérialistes (11). Il faudra toujours à la bourgeoisie, pour compléter son arsenal idéologique, que des prétendus révolutionnaires justifient avec un "langage marxiste" (pillage des formes et des phrases du programme communiste) les plus anti-communistes de ses actions et en particulier les guerres. Le prolétariat révolutionnaire agira contre ces flancs-gardes de la bourgeoisie avec la même rigueur que contre les autres fractions, les massacreurs, les pacifistes tout comme leurs justificateurs pseudo-ouvriers seront liquidés sans aucune pitié !

Un autre élément se dégage de la généralisation des guerres impérialistes que nous connaissons aujourd'hui, confirmant le contenu invariant de toutes les guerres bourgeoises: elles sont de plus en plus clairement des guerres de destruction, des guerres d'extermination massive de prolétaires. Dèjà lors de la deuxième guerre mondiale, avec ses quelques 50 millions de victimes, l'on a constaté beaucoup plus nettement que lors des guerres antérieures (et de manière plus évidente encore en comparaison avec les guerres féodales et les guerres esclavagistes qui, si elles étaient indiscutablement inhumaines, ne mettaient aux prises qu'une minorité d'exploités laissant la plus part du temps le gros des populations en dehors des "champs de bataille"), la grande majorité des êtres humains sacrifiés était des non-combattants, était des civils. Que cela soit dans les camps d'extermination nazis ou lors des bombardements systématiques et démocratiques de villes comme celles de Berlin, de Dresde, d'Hiroshima, de Nagasaki, ... ce qui était visé était moins mettre hors d'état de nuire l'armée adverse que détruire le plus possible de forces productives excédentaires et donc d'êtres humains. Cette tendance à la guerre "totale" n'a fait, au travers des guerres de Corée, du VietNam, ... jusqu'à aujourd'hui au Liban, que s'accentuer encore plus nettement. Pour le capital, tout ce qui vit mérite de périr. Il n'y a plus de civils, de non-combattants, il n'y a que des "terroristes", que des "juifs", des "palestiniens", ... des ennemis à massacrer. La guerre n'est plus (comme par le passé) une guerre de positions, une guerre de fronts. Il n'y a plus de fronts car il faut tout raser; il n'y a plus de "champs de bataille" parce que le monde entier est devenu un seul gigantesque "champ de bataille". Il suffit de regarder ce qui reste de Saïda, de Nabatieh, de Tyr et bientôt de Beyrouth pour comprendre que ce ne sont pas des casernes, des forteresses qui sont détruites, mais les usines, les hôpitaux, les crêches, les asiles, les quartiers ouvriers, ... seules restent encore debout quelques églises pour rappeler aux "vivants" qu'ils sont là, pour expier: "Y a-t-il une vie avant la mort" pour les ouvriers du monde?

(10) Reprenant en cela une argumentation contre-révolutionnaire présente chez Lénine et développée ensuite massivement par tous les courants léninistes -staliniens, trotskystes, maoïstes et aujourd'hui les "nouveaux" trotskystes" auto-proclamés "bordighistes") en justification de leurs participations actives et "critiques" aux boucheries impérialistes.

Le cynisme de la bourgeoisie atteint un tel point d'horreur civilisatrice que, de plus en plus, les armes qu'elle utilise (bombes à fragmentations, bombes à neutrons, armes chimiques et bactériologiques, ...) sont des armes qui détruisent toute vie (ou obligent systématiquement à d'immondes amputations) des armes qui n'attaquent que la chaire humaine, pour laisser, le plus intact possible, la brique, le ciment, les bâtiments, etc. Plus que jamais, le capital se nourrit du travail vivant pour accumuler toujours plus de travail mort, ... de cadavres.

> "La prière se poursuit, intense et vibrante; le prêtre soulève le cadavre par les aisselles, il le dresse lentement et le maintient devant lui, debout. Le rite continue et le chant s'élève toujours: les deux corps entreprennent un grand cercle, tel un lent pas de danse; le vivant regarde le mort et le fait marcher face à lui. Le spectateur étranger regarde, les yeux équarquillés: c'est la grande expérience de l'occulte doctrine asiatique que l'on renouvelle. Tous deux marchent toujours dans le cercle des fidèles. Soudain, pas de doute, dans un des cercles décrit par le couple, un rayon de lune a passé entre les deux corps qui déambulent. Le corps vivant a relâché les bras de l'autre qui, de lui-même, se tient debout et se meut . Sous l'emprise du magnétisme collectif, la force vitale de la bouche saine a pénétré le corps ravagé; le rite est à son comble: pour quelques instants ou pendant des heures, le cadavre, droit sur ses jambes, animé de par sa seule force, marche.
>
> Aussi horriblement, une fois encore, la jeune et généreuse bouche du prolétariat, puissante et vitale, s'est appliquée contre la bouche putréfiée et fétide du capitalisme et lui a redonné, dans une étroite union inhumaine, un autre souffle de vie."
>
> ("Il cadavere ancora cammina" - Sul filio del tempo)

La civilisation capitaliste et ses guerres ont atteint le plus haut point d'inhumanité; seule l'instauration du communisme mettra fin à cette course effrénée vers la barbarie et la mort.

En conclusion, nous affirmons que:

1) Depuis que le mode production capitaliste existe et donc domine la planète entière, toutes les guerres sont autant bourgeoises, autant capitalistes, toutes les guerres, au-delà des idéologies pour lesquelles le capital dit les faire, sont des guerres contre le prolétariat, sont des guerres contre-révolutionnaires.

2) La cause des guerres bourgeoises est toujours, au-delà des rivalités inter-impérialistes, la dévalorisation, la chute du taux de profit en-

(11) Pour ceux qui ne l'auraient pas deviné, ces critiques s'adressent au PCI-Programme communiste dont les sections en Algérie et sa presse pour l'Afrique du Nord - El Oumami- ont développé une intense campagne de soutien aux guerres impérialistes dites de "libération nationale", tant hier en Algérie, au VietNam, au Cambodge, ... qu'aujourd'hui en Erythrée, en Kabylie, au Kurdistan, au Liban où ce groupe appuie bien entendu "critiquement" le "peuple palestinien" et donc la bourgeoisie et son Etat, l'OLP. Le PCI-Programme communiste joue ainsi le même rôle contre-révolutionnaire de rabatteurs critiques radicaux, ... que les trotskystes des années '30 (cf. notre texte: "Le trotslysme: produit et agent de la contre-révllution" dans Le Communiste n°8).

traînant une surproduction généralisée de marchandises et donc aussi une surpopulation. Pour la bourgeoisie, d'hier comme d'aujourd'hui, le but principal (même si selon sa conscience il s'agit surtout de détruire l'ennemi) est toujours le même: la destruction massive d'hommes que le capitalisme a transformés en marchandises aujourd'hui excédentaires. Le communisme lui seul supprimera les guerres.

3) La bourgeoisie doit, pour faire ses guerres, liquider le prolétariat en tant que classe c'est-à-dire en tant que force agissante, en tant que parti, pour le dissoudre dans le peuple, pour alors embrigader ces citoyens parmi d'autres citoyens derrière n'importe quel drapeau cachant la face hideuse du capitalisme, de l'antifascisme ou du fascisme, progressiste ou réactionnaire, démocrate ou totalitariste, de la conquête d'un espace vital ou de la libération nationale, de la défense de l'occident civilisé ou de l'anticolonialisme, ... C'est toujours au nom de la paix, de la liberté, de la démocratie, du socialisme, ... que s'amoncellent les cadavres, que civils comme militaires sont mutilés à coups de bombes à fragmentations, sont concentrés dans des camps pour crever.

4) L'internationalisme, réponse ouvrière aux attaques bourgeoises, signifie dès aujourd'hui rompre la paix sociale, la paix du capital, développer nos luttes là où l'on se trouve, contre ses exploiteurs directs et ce, partout dans le monde. C'est en répondant coup pour coup aux dégradations de nos conditions de vie que nous préparons notre solution à la crise bourgeoise: la révolution communiste mondiale. C'est l'unique moyen de lutter contre la solution bourgeoise qu'est la guerre généralisée.

5) Le déclenchement de la guerre impérialiste même généralisée ne signifie pas nécessairement l'écrasement définitif du prolétariat. En effet, historiquement, si la guerre signifie dans un premier temps un relatif écrasement, elle peut ensuite dialectiquement déterminer une reprise d'autant plus forte qu'elle a mis à nu les contradictions et la barbarie immanente au système capitaliste. Pour les ouvriers révolutionnaires, la lutte contre la guerre signifie directement le défaitisme révolutionnaire.

5) Le défaitisme révolutionnaire tourne le dos à tout pacifisme même déguisé et radicalisé c'est-à-dire n'allant pas jusqu'à donner des consignes concrètes et précises en vue d'encourager et d'agir violemment pour la défaite de "son" camp, de "sa" nation, de "ses" armées. Le défaitisme prolétarien signifie, outre l'évidente propagande défaitiste:
- l'organisation du sabotage de l'économie, de la production, des convois d'armements, ... de tout le consensus nationaliste;
- l'organisation de toute action visant à saper tant le moral que l'envoi de prolétaires à la boucherie;
- l'organisation de la désertion la plus massive possible;
- l'encouragement à la fraternisation, à la mutinerie, au retournement des fusils contre "ses" officiers , ...
- l'action la plus décidée et la plus offensive en vue de transformer la guerre impérialiste en guerre civile pour le communisme;

7) Evidemment, le défaitisme révolutionnaire ne peut se concevoir dans un seul camp. Les directives communistes de sabotage sont fonction de la nature internationale de la classe ouvrière et s'adressent donc au prolétariat du monde entier. Le défaitisme prolétarien signifie la lutte à outrance contre "sa bourgeoisie" et ce, dans tous les camps (12), dans tous les pays.

8) Ce sont, de plus ne plus, les événements eux-mêmes, la généralisation des conflits, qui détermineront chaque fois plus le prolétariat à

choisir: soit crever pour le capital, soit vivre pour le communisme en s'organisant en parti internationaliste dirigeant la révolution communiste mondiale.

Camarade prolétaire , SOUVIENS-TOI !

"LES OUVRIERS N'ONT PAS DE PATRIE"

(Manifeste du Parti Communiste - 1847)

(12) "Donc, saboter un seul des deux militarismes ne veut pas dire aider l'autre mais les saboter tous les deux, saboter leur principe historique commun, leur moyen de conservation et de domination."
(Bordiga - "Les enseignements de l'histoire récente" - 1918)

1er juillet 1982.

*

* *

PROLETAIRES DE TOUS LES PAYS !

"La manoeuvre de 1914 se répète. Vous êtes appelés à vous battre pour la démocratie contre la dictature: en réalité, vous êtes appelés à épouser la cause de vos impérialismes. (...)

Au cas où vous ne sauriez faire déferler ces mouvements de classe, la guerre est inévitable et sa transformation en guerre civile n'est possible qu'au travers de la reprise de vos mouvements de classe pour la défaite de tous les Etats qui vous auront jetés dans le carnage mondial. Disposez-vous à combattre contre toutes les patries: fasciste, démocratique, soviétique. Votre lutte est la lutte pour l'Internationale, pour la révolution. Pour la victoire révolutionnaire, vous expulserez de vos rangs les traîtres socialistes et centristes qui, brisant votre front révolutionnaire, ont préparé les prémisses pour la guerre et prendront la tête des forces qui vous conduiront à une acceptation de la cause capitaliste: la cause de la guerre. (...)

Vive la transformation de la guerre impérialiste en guerre civile !

Vive les fractions de la gauche communiste !

Vive l'Internationale et à bas toutes les patries !

Vive la révolution communiste mondiale !"

(Manifeste de la Fraction italienne de la Gauche Communiste)

*

* *

Nous publions ci-après un manifeste contre la guerre entre l'Iran et l'Irak (1) produit par un groupe de camarades communistes de cette région. Ce manifeste matérialise ainsi pleimenent le surgissement de groupes ouvriers directement sur l'ensemble des positions communistes, au sein et contre les guerres capitalistes, expression des importants mouvements défaitistes qui se déroulent dans cette zone. En opposition à tous les mythes tiers-mondistes, de "libération nationale", de révolution double, ... ainsi qu'à ceux niant l'évidence de l'existence de forces communistes agissantes partout dans le monde contre le capitalisme, ce manifeste concrétise au plus haut point la nécessaire centralisation mondiale des forces communistes. Nous appelons toutes les forces réellement prolétariennes à discuter, à traduire, à diffuser le plus largement ce document fondamental, ainsi qu'à poursuivre notre effort indispensable pour cristalliser une réelle communauté de travail entre les groupes internationalistes (2).

*
* *

LA GUERRE ET LA PAIX CONTRE LE PROLETARIAT

La guerre est un produit historique de toutes les sociétés de classes qui exprime l'exploitation comme étant leur caractéristique commune. La guerre capitaliste a comme motif historique l'existence de crises liées à l'antagonisme entre le caractère social de la production et le caractère privé de l'appropriation. Sortir de ces crises est impossible sans abolir ces contradictions. Dans la guerre, "solution" capitaliste à la crise -guerre du capital contre le travail humain-, le capital matérialise mondialement son essence par l'attaque et la destruction du travail social -travail mort et travail vivant- ainsi que du mouvement communiste.

En conséquence, en opposition à tous les partis capitalistes (y compris les "marxistes-léninistes"), nous affirmons que la guerre, où

(1) En un an, il y eut pour 20 milliards de dollars de destructions en Irak, pour 50 milliards en Iran. Le comité coopératif des pays du golfe paie 13 milliards de dollars par an pour financer le camp irakien. De plus, des prolétaires du Maroc, d'Egypte, de Jordanie, d'Afghanistan, de Thaïlande, de Palestine, ... sont enrôlés dans l'un ou l'autre camp. Les destructions de vies comme de matériels touchent évidemment beaucoup plus de prolétaires de ces pays que ceux des pays directement engagés. L'on compte, en un an, 50.000 morts en Irak et 75.000 morts en Iran. En janvier 1982, on atteignait le chiffre monstrueux de 270.000 morts dans les deux camps.

(2) Pour contacter nos camarades ayant produit ce document, écrivez à notre B.P. 54 - Bruxelles 31 - 1060 Bruxelles - Belgique.

qu'elle se déroule est une guerre du capital mondial contre le prolétariat (3). A l'opposé de notre position, ne se trouve que la justification du système d'exploitation salarié qui tente de camoufler la contradiction mondiale entre le capital et le travail comme n'étant rien qu'une opposition entre faibles et forts, entre progressistes et réactionnaires, entre nationalistes et impérialistes, ...

La guerre Iran/Irak ne sort pas de la domination mondiale du système capitaliste, et comme toutes les guerres passées et présentes, elle est une guerre du capital pour "solutionner" sa crise et son anarchie chronique, c'est-à-dire pour maintenir le système d'esclavage salarié.

Pendant les vingt-deux mois de guerre, des centaines d'usines, d'entreprises ont été détruites, des milliers d'ouvriers ont été massacrés et exécutés (4). De plus, la hausse des prix des marchandises, des impôts, l'augmentation des heures supplémentaires, les baisses du pouvoir d'achat, etc. Se sont faites au nom de la défense des intérêts de la patrie, de la nation arabe, de l'Islam, contre l'impérialisme adverse "agresseur" ... Tout cela pour mystifier les ouvriers et les soumettre à la domination capitaliste.

Tous les partis et tendances impérialistes (y compris les "marxistes-léninistes") ont accompli, par cette action, leur fonction de camouflage, par leur analyse -"l'agression irakienne contre la république anti-impérialiste iranienne"-. Cette "analyse" n'est que pleurnicherie sur la "destruction de l'économie nationale" c'est-à-dire de l'économie du capital. Ils ne font que se lamenter sur "l'affaiblissement, dans la guerre, de l'unité des nations anti-impérialistes" c'est-à-dire de l'unité du capital. Pour les "marxistes-léninistes", la cause du déclenchement de la guerre est "le manque de démocratie", de "liberté politique", le manque de "pouvoir national-populaire" ou encore le manque d'un "Etat ouvrier et paysan", ... et donc seule, la réalisation de ces objectifs "nationalisto-démocratiques" pourrait empêcher la guerre (5).

Nous disons, en opposition à la logique et à la pratique capitaliste: le prolétariat ne peut réaliser sa substance de classe que dans sa pratique historique, que par son opposition révolutionnaire à la guerre. Les manifestations et grèves ouvrières qui se déroulent depuis ces cinq derniers mois dans les villes, tant en Iran qu'en Irak, démontrent la validité de cette position (6). Les ouvriers d'une usine de cigarettes à Suliamania ont organisé une grève de trois jours contre les diminutions de leur salaire imposées pour payer les dépenses de guerre. Leur slogan était: "Ni Saddam, Ni Khomeiny". Cette position signifie le refus historique de la nation

(3) Cf. la guerre entre Israel, l'OLP, le Liban, ... la guerre des Malouines, du VietNam, du Tchad, de Somalie, ...

(4) La guerre a commencé le 22 septembre 1980.

(5) "Peuple irakien, soulève-toi, pour faire tomber le pouvoir baasiste (national-socialiste pan-arabique ndlr) pour arrêter l'agression contre l'Iran et restaurer la démocratie." (citation du parti "communiste" irakien). Cette position de défense de l'Iran ne signifie en fait que la défense du système d'esclavage salarié. De ce point de vue bourgeois, il demande d'arrêter la guerre et exige la paix en liant ces revendications à la chute du pouvoir baasiste. Les positions du parti TOUDEH (= "peuple", = PC iranien) sont exactement les mêmes: c'est-à-dire la défense de leurs dieux, la nation, le capital.

et de sa défense. Des milliers de prolétaires, en Iran et en Irak ont été, à cause de leur position défaitiste révolutionnaire, exécutés (7) et ce comme ennemis de la nation, comme athées c'est-à-dire anti-islamiques, comme lâches ... Ces événements historiques démontrent la nécessité pour les communistes, de s'organiser.

A cause des positions et de la lutte du mouvement prolétarien, le capitalisme essaie d'arrêter ces mouvements, à la fois en essayant de faire sa paix, la paix du capital, et en centrant la reprise de sa guerre contre les bastions des luttes ouvrières. C'est pourquoi la reprise actuelle de l'offensive iranienne est centrée sur Bassorah, haut lieu des luttes ouvrières en Irak. Si l'on regarde l'histoire, l'on peut tirer cette vérité que, dans toutes les guerres, le capital essaie d'arrêter celles-ci pour enrayer la lutte défaitiste des ouvriers, de même que la reprise de la guerre signifie tout autant la poursuite de la lutte anti-ouvrière. La tentative d'arrêter la guerre "Iran-Irak" est évidente depuis que l'Irak a retiré ses troupes du territoire iranien et ce, à cause des manifestations et soulèvements ouvriers. Pour justifier l'offensive iranienne suite au retrait des troupes irakiennes, le capital utilise la défense de l'intérêt nationaliste contre le mouvement communiste qui continue actuellement aussi bien en Irak qu'en Iran. Le capital essaie toujours d'attaquer et d'encadrer les mouvements de classe et c'est pourquoi il lie l'arrêt tout comme la reprise de la guerre "à la victoire de la nation arabe et à l'intérêt de la révolution islamique" (dixit Saddam Hussein). C'est ainsi que le capital maintient la continuité de ses actions anti-communistes (8).

Dans un tract contre la guerre écrit en mars 1981 par un groupe de camarades internationalistes en Irak, il est dit: "Les bourgeois dans les deux pays -Iran et Irak- pour défendre leurs intérêts de classe, ont avancé d'un pas vers la guerre et ce, au nom de l'humanité, de la nation arabe, de l'auto-détermination, pour défendre la "sainte religion musulmane" et les intérêts des musulmans chassés d'Irak (...) Ils foulent au pied les "droits de l'homme". Et les bourgeois, en Iran comme en Irak, ont bien calculé que la guerre détruirait leurs usines et leurs centres industriels, diminuant ainsi le commerce, ... tout en sachant que pour eux aussi, la guerre aura des résultats catastrophiques. Mais s'ils la font malgré tout, c'est essentiellement pour défendre leur propriété. Il ne faut quand même pas oublier qu'à côté de ces dégats matériels, la bourgeoisie mondiale profite énormément de la guerre et de ses suites. Jour après jour, la situation du prolétariat se dégrade du fait de la hausse des prix, de la sous-consommation, etc. De plus, c'est le sang du prolétariat qui coule dans les batailles (9)".

Le capitalisme fait donc, pour arrêter sa guerre, sa paix. La paix est l'arme du capitalisme, il l'utilise dans sa pratique pour maintenir une situation convenable pour continuer le mouvement du capital c'est-à-dire maintenir l'escalvage salarié, encadrer, récupérer les actions prolétariennes et transformer le défaitisme révolutionnaire en pacifisme. De ce point de vue, la paix est liée au système salarial tout autant que la guerre.

(6) Ces cinq derniers mois, dans les villes de Bagdad, de Bassorah, de Mossoul, de Suliamania, ... les ouvriers ont organisé de nombreuses manifestations et grèves contre la guerre, pour la défense de leurs intérêts de classe. Cette position révolutionnaire du prolétariat a été durement touchée par la répression capitaliste (emploi d'hélicoptères, exécutions, massacres).

(7) Seulement en Irak, 3.000 prolétaires ont été exécutés, en un an, sans compter les milliers de morts au front !

Le point de vue du prolétariat est opposé à la paix et à la guerre capitalistes: c'est la révolution communiste pour la destruction du système capitaliste mondial (10).

--- juillet 1982 ---

Ce manifeste est pour l'instant traduit en arabe, perse, kurde, espagnol, français, allemand et anglais.

(8) Contre l'action révolutionnaire du prolétariat, les syndicats ont envoyé, de toutes les grandes villes, des télégrammes de salutation et ont renouvelé leur fidélité à Saddam Hussein, comme de braves soldats défendant l'intérêt de la nation.

(9) "Le capital, dit un Qarterly reviewer, fuit le tumulte et les disputes et est timide par nature. Cela est très vrai, mais ce n'est pas pourtant toute la vérité. Le capital abhorre l'absence de profit ou un profit minime, comme la nature a horreur du vide. Que le profit soit convenable et le capital devient courageux : 10 % d'assurés et on peut l'employer partout; 20 %, il s'échauffe; 50 %, il est d'une témérité folle; 100 %, il foule au pied toutes les lois humaines; 300 % il n'est pas de crime qu'il n'ose commettre, même au risque de la potence. Quand le désordre et la discorde portent profit, il les encourage tous deux; à preuve la contrebande et la traite des nègres."
(F.G. Dunning - Trades' Unions and striks - note 17 du chapitre XXXI du Capital - Marx)

(10) Cette politique de désarmenemt et de paix n'est que la continuité de la doctrine de "la paix démocratique entre les peuples" qui est l'une des bases fondamentales du capitalisme.

*
* *

"Refuser le mot d'ordre du défaitisme, c'est ramener tout l'esprit révolutionnaire que l'on prétend avoir à une phrase vide de sens ou à de l'hypocrisie."

"La seule politique qui envisage effectivement et non pas seulement en paroles, la rupture de l'"union sacrée", la reconnaissance de la lutte de classe, c'est celle qui demande au prolétariat de mettre à profit les difficultés de son gouvernement et de sa bourgeoisie pour les renverser."

"La révolution en temps de guerre, c'est la guerre civile; or, la transformation d'une guerre de gouvernements en guerre civile est facilitée par les revers militaires, par les défaites des gouvernements."

"Quand on parle d'actes révolutionnaire en temps de guerre contre le gouvernement de son pays, il est indubitable, incontestable, qu'il s'agit non seulement de souhaiter la défaite de ce gouvernement, mais aussi d'y concourir effectivement."

(Lénine - Du défaitisme dans la guerre impérialiste - 1915)

QUELLE REDUCTION DU TEMPS DU TRAVAIL ?

INTRODUCTION

Une des forces de la bourgeoisie est de faire passer ses réformes nécessaires à l'accumulation du capital, pour des conquêtes ouvrières. Il en est ainsi à propos de la prétendue "réduction du temps de travail" prônée par les syndicats et les gauches du monde entier.

Continuellement à la recherche d'une plus-value extraordinaire, les capitalistes sont contraints de constamment rénover, moderniser leurs méthodes de production afin d'en augmenter la productivité. L'augmentation de la productivité résulte avant tout d'un emploi plus continu, plus méthodique, plus intense des forces productives dont la principale qui est la force de travail. A mesure que le capital transforme ses méthodes de travail, il transforme la force de travail et les hommes eux-mêmes puisqu'il transforme la relation des hommes au travail. Pour les prolétaires, cela signifie toujours une augmentation du taux d'exploitation; premièrement, parce que les salaires ne sont pas fonction de la production des richesses; deuxièmement, parce que tout accroissement de la productivité implique une augmentation de l'intensité de travail. Sous le capital, l'installation de nouvelles machines entraîne toujours une accentuation de la division du travail, une organisation plus rigoureuse, plus scientifique et plus rationnelle du temps de travail qui soumet les prolétaires à des règlementations, des contrôles, des obligations de plus en plus strictes; c'est la chasse aux "temps morts", la lutte contre l'absentéisme, le développement de la mobilité de la force de travail, la surveillance continue, l'accélération des cadences, ...

Face à ce renforcement perpétuel de l'exploitation, une revendication constante de la classe ouvrière a été et est toujours la réduction du temps de travail. Ce que tente alors de réaliser la bourgeoisie, c'est d'identifier cette revendication ouvrière avec la "limitation légale de la journée de travail" (sans laquelle le travail social ne pourrait être rendu plus intense, plus productif de survaleur) afin de faire du "mouvement ouvrier" le levier du réformisme, de la réforme permanente du capital.

La "réduction légale du temps de travail" n'a rien à voir avec une réappropriation du temps par les ouvriers et ne constitue qu'une réduction formelle du temps de travail, celui-ci n'étant mesuré que quantitativement par le chronomètre, tout aspect qualitatif -intensité, densité- lui étant enlevé. Au contraire de constituer un pas vers l'émancipation du prolétariat, cette mesure ne vise qu'à adapter la force de travail, le travail vivant, aux nouvelles conditions d'exploitation, à faire accepter la dépendance croissante de l'ouvrier aux machines capitalistes, à renforcer le découpage, la parcellisation et la programmation de sa vie selon les be-

soins productifs du capital, faisant de lui, au boulot comme durant ses loisirs, un simple reproducteur de survaleur.

La réduction du temps de travail en tant qu'expression d'une émancipation des prolétaires vis-à-vis de l'asservissement séculier au travail ne sera réelle que dans un contexte de lutte aiguisée entre prolétariat et bourgeoisie où la classe tend à imposer par la force ses revendications antagoniques au mode de production capitaliste.

Il est donc nécessaire de différencier l'augmentation de la productivité de l'intensification du travail. Si, sous le capitalisme, les deux concepts sont étroitement liés parce que la productivité ne peut augmenter sans un renforcement de l'intensité de travail, de l'exploitation des prolétaires, par contre, sous la dictature du prolétariat, l'augmentation de la productivité oeuvrera à diminuer l'intensité de travail, à réduire l'exploitation des prolétaires. Le communisme, parce qu'il ne répond pas à la nécessité d'accumuler du capital mais aux besoins humains, parce qu'il libère le développement des forces productives des entraves que constituaient les rapports de production capitalistes, réalisera (par l'automation généralisée par exemple) une productivité nettement supérieure en même temps que l'abolition de tout travail.

*
* *

L'ACCROISSEMENT CONSTANT DU SURTRAVAIL

Alors que le serf, par exemple, travaille la moitié de son temps sur les terres du seigneur et l'autre moitié sur sa parcelle et qu'ainsi l'exploitation apparaît clairement, le travailleur salarié, lui, reçoit un salaire pour la totalité de la journée de travail qui semble ainsi payée intégralement. L'exploitation du travail gratuit est cachée par le caractère abstrait que prend le travail créateur de valeur, objet d'une rémunération salariale: "Les travaux privés des individus isolés n'acquièrent pas le caractère de travail social sous la forme concrète sous laquelle ils ont été dépensés dans le procès de production, mais ils l'acquièrent seulement dans l'échange, qui représente une abstraction des objets particuliers et des formes spécifiques des travaux" (I. Roubine - Essai sur la théorie de la valeur de Marx). Pour pouvoir être échangées, dans le mode de production capitaliste, toutes les marchandises, y compris la force de travail, doivent être égalisées, réduites à un même dénominateur; la valeur ou le travail abstrait dont la mesure est le temps de travail social cristallisé en elles nécessaire à leur reproduction; toute marchandise est donc vendue à sa valeur (la loi de l'offre et de la demande faisant osciller les prix autour de cette moyenne). Or justement, l'ouvrier vend sa force de travail à la journée alors que par exemple, une heure de travail suffit à produire la valeur nécessaire à la reproduction de sa force: en travaillant une heure par jour, l'ouvrier aurait produit suffisamment de richesses qu'il puisse échanger contre ses moyens de subsistance -les vêtements, la nourriture, le logement, ...- Le salaire est le payement de ce travail nécessaire, sans lequel le prolétaire ne pourrait se conserver ni se reproduire. Ainsi, en payant la force de travail à sa valeur, le capitaliste peut s'approprier le travail effectué durant le reste des heures de la journée sans qu'il ne doive rien au prolétaire puisque le contrat et le principe que toute marchandise s'achète à sa valeur sont respectés. Cette partie du travail que s'approprie la classe bourgeoise, nous l'appelons le surtravail; la valeur créée au cours de ce sur ravail, la survaleur ou la

plus-value; le rapport entre travail nécessaire et surtravail ou entre le salaire et la survaleur, le taux d'exploitation.

Nous venons de voir que la journée de travail de l'ouvrier se décompose en deux parties: le travail nécessaire et le surtravail. Le mode de production capitaliste ne se développe qu'en réduisant sans cesse le travail nécessaire et qu'en augmentant le surtravail. Pour les marxistes, c'est ce rapport entre travail nécessaire et surtravail qui est fondamental; non seulement la réduction du temps de travail journalier est compatible avec l'extension du surtravail mais encore, elle constitue un des ressorts de l'extension de ce travail gratuit.

Pour augmenter le surtravail, les capitalistes ont la possibliité de prolonger la journée de travail, mais la lutte de la classe ouvrière pour la réduction du temps de travail a été un des éléments qui a poussé les capitalistes a accroître le surtravail en diminuant le travail nécessaire (1).

> "Mais dès qu'il s'agit de gagner de la plus-value par la transformation du travail nécessaire en surtravail, il ne suffit pas que le capital, tout en laissant intacts les procédés traditionnels de travail, se contente d'en prolonger simplement la durée. Alors il lui faut, au contraire, transformer les conditions techniques et sociales, c'est-à-dire le mode de production. Alors seulement, il pourra augmenter la productivité du travail, abaisser ainsi la valeur de la force de travail et abréger par cela même le temps exigé pour la reproduire."
> (Marx - Le Capital)

Un capital A qui, par de nouvelles techniques de production, parvient à produire avec moins d'ouvriers un plus grand nombre de marchandises que ses concurrents, aura la possibilité de vendre ses produits au-dessous du prix de ses concurrents (et il sera même obligé de le faire s'il veut écouler le plus grand nombre de marchandises) mais au-dessus de leur coût unitaire (moins de travail vivant y étant cristallisé, donc moins de salaire et plus de profit); jusqu'à ce que la valeur des marchandises identiques sur le marché baisse, comme conséquence de la généralisation du procédé de production et qu'ainsi la plus-value extraordinaire disparaisse. C'est par ce processus incessant que chaque capitaliste est continuellement à la recherche d'innovations techniques, car c'est en conquérant les marchés de ses concurrents qu'il retire cette plus-value extraordinaire.

Contraint d'augmenter le surtravail par la diminution du travail nécessaire, chaque capitaliste est donc poussé à augmenter la productivité qui diminue le temps de travail social cristallisé dans chaque marchandise et occasionne donc une baisse de leur valeur; baisse de valeur que connaît également la marchandise force de travail; ce qui signifie une diminution du travail nécessaire. Temporairement, cette baisse de la valeur de la for-

(1) "d'autre part, la longueur de la journée de travail a également ses limites extrêmes quoique très extensibles. Ces limites extrêmes sont données par la force physique de l'ouvrier. Si l'épuisement quotidien de sa force vitale dépasse un certain degré, celle-ci ne pourra pas fournir une nouvelle activité. Néanmoins comme nous l'avons dit, cette limite est très extensible. Une succession rapide de générations débiles et à existence brève approvisionnera le marché du travail tout aussi bien qu'une série de générations fortes et à existence longue."
(Marx - Salaires, prix et profits)

ce de travail entraîne la possibilité de réaliser une plus-value extraordinaire. Mais dans cette nécessité de réduire le travail nécessaire réside toute la contradiction fondamentale du capitalisme, entre le processus de valorisation et dévalorisation permanentes. Alors que la seule source de profit capitaliste, la réalisation de la survaleur, n'est que le travail vivant contenu dans chaque marchandise, l'accroissement de la productivité -ou élévation de la composition organique du capital- signifie toujours une augmentatoon du travail mort (développement technologique) par rapport au travail vivant (développement de la force de travail). La réalisation de la plus-value extraordinaire accentue donc la baisse tendancielle du taux de profit.

On comprend ainsi que les frais d'investissements s'élèvent sans cesse et tendent à faire baisser le taux de profit -le rapport du profit réalisé à la somme des capitaux investis-. En même temps, la baisse constante de la valeur des marchandises entraîne une dévalorisation accélérée du capital fixe -les bâtiments, les machines-outils-, l'amortissement de ces machines devant se faire en un laps de temps toujours plus court, ce qui nécessite une rentabilisation maximum par les forces de travail: il faut faire tourner les machines nuits et jours pour extraire une survaleur suffisante et abaisser le coût de la force de travail. C'est pour ces raisons que, sous le mode de production capitaliste, toute augmentation de la productivité suppose une augmentation de l'asservissement des prolétaires aux machines, au travail mort.

La productivité aujourd'hui, c'est la productivité du capital. Pour le capital, il ne s'agit pas de produire deux choses dans le même temps qu'une pour réduire de moitié la peine de l'homme; au contraire, il s'agit avant tout que dans les deux choses produites, se réalise une survaleur plus importante pour compenser la dévalorisation dee marchandises produites avec de moins en moins de travail vivant. Toute augmentation de la productivité s'accompagne donc d'une baisse relative du salaire (relativement à la quantité de richesses produites), d'une diminution du travail nécessaire et d'une augmentation du surtravail. C'est en se basant sur cette réalité première du marxisme, que le degré d'exploitation est relatif parce que social et historique, qu'on comprend l'antagonisme croissant entre prolétariat et bourgeoisie et qu'on démystifie tous les "acquis sociaux", de l'"augmentation du pouvoir d'achat" à la "réduction du temps de travail".

Ainsi en ce qui concerne la Belgique, nous avons relevé, en analysant les statistiques de l'Université Catholique de Louvain, qu'il y a eu, entre 1960 et 1973, une diminution des heures effectivement prestées, de 11 %. Mais ce que la bourgeoisie ne livre pas, c'est le fait que ce "progrès" est dû à l'extraordinaire augmentation de la productivité du travail qui permet aux prolétaires de créer l'ensemble des biens qu'ils consommaient en 1960 en n'utilisant en 1973 que 43 % du temps de travail qu'ils utilisaient en 1960. Si cette augmentation de la productivité du travail avait entièrement profité aux producteurs et servi à la réduction de l'horaire de travail, ce dernier aurait pu être réduit non de 11 %, mais de 57 % par rapport à celui de 1960 soit moins de 20 heures de travail hebdomadaire ! (Cf. article "Maintien du pouvoir d'achat", un mot d'ordre réactionnaire - dans Le Communiste n°4)

Pour limiter au maximum les frais d'investissements nouveaux, le capitaliste est contraint de freiner lui-même le développement du capital fixe. Pour augmenter la productivité, il axera d'autant plus la modernisation de son appareil productif sur la recherche d'une plus grande possibilité d'intensifier le travail des prolétaires. C'est cette avidité à augmenter l'intensité du travail qui contraint aussi le capital à diminuer la

longueur de la durée du travail, non pas pour diminuer le travail, mais pour l'augmenter.

> "Etant donné que la capacité d'action de toute force animale est en raison inverse du temps pendant lequel elle agit, dans certaines limites on gagne en efficacité ce qu'on perd en durée (...)
> L'énorme impulsion que le raccourcissement de la journée donne au développement du système mécanique et à l'économie des frais contraint l'ouvrier aussi à dépenser au moyen d'une tension supérieure, plus d'activité dans le même temps, à resserrer les pores de sa journée et à condenser ainsi le travail à un degré qu'il ne saurait atteindre sans ce raccourcissement."
> (Marx - Le capital)

> "Il n'y a pas de doute que la tendance du capital à se rattraper sur l'intensification systématique du travail et à transformer chaque perfectionnement du système mécanique en un nouveau moyen d'exploitation doit conduire à un point où une nouvelle diminution des heures de travail deviendra inévitable."
> (Marx - Le capital)

LA DUREE DU TEMPS DE TRAVAIL : L'EXPRESSION D'UN RAPPORT DE FORCES MONDIAL ENTRE LES CLASSES

Historiquement, le capital s'est développé par la mise au travail forcé, par l'extension de la journée de travail jusqu'à ses limites extrêmes. Les descendants des serfs exclus des parcelles communales et chassés des campagnes par l'élevage, envoyés là où s'érigeaient les premières manufactures textiles, étaient entassés dans les nouveaux centres industriels, enfermés dans les bagnes industriels -notammant les workhouses- et tous ceux qui ne se soumettaient pas à ces nouvelles conditions de vie, ceux qui étaient tentés de fuir, les "vagabonds" étaient impitoyablement pourchassés, amputés, assassinés (par des pendaisons massives) et servaient d'exemples destinés à terroriser l'ensemble des prolétaires. Des nègres et indiens d'Amérique aux serfs européens, tous sont passés par les bagnes industriels urbains -usines- ou ruraux -plantations agricoles-, tous ont subi la misère de l'expropriation "primitive" et c'est sous la terreur des gens d'armes, de la faim et du dénuement total qu'ils ont été éduqués à cette forme ultime de l'exploitation: le travail salarié.

Tous les bourgeois un peu au fait de l'histoire reconnaissent le véracité de ces faits, mais n'y voient pas l'irréversible antagonisme de classe que ces faits manifestent. Au contraire, ils y voient des excès que le progrès aurait dépassé, une période qui serait entièrement révolue. Un de leurs plus efficaces arguments consiste à faire valoir la diminution de la journée de travail (16, 14, 12, 10, 8, ... heures). Voilà également des faits que les ouvriers ne peuvent démentir, qui peuvent les convaincre que le capital n'est pas cette chose inhumaine ... et les bourgeois de faire miroiter "la société des loisirs","l'ère du temps libre", juste récompense des services rendus à la société, des années d'efforts et de travail au service du capital. Mais ce ne sont là que chimères et affirmations de l'esprit borné et étriqué du bourgeois qui substitue la vision idéale de sa situation de classe, de sa société, à la réalité du monde.

Si, dans les centres historiques de la concentration et de l'accumulation du capital, les mégalopoles d'Amérique du Sud, d'Amérique du Nord,

d'Europe, d'Afrique où il a mis au travail des millions de forces de travail, la durée légale de la journée de travail tend effectivement à baisser, c'est uniquement dû au prodigieux développement de la productivité, ce qui a permis au capital de stabiliser l'effervescence sociale et d'imposer la paix sociale en accordant des "avantages" à certaines catégories de prolétaires, tout en imprimant un rythme soutenu à l'augmentation de l'extraction de la survaleur, du taux d'exploitation. Parallèlement et en toute complémentarité, l'unique possibilité de valorisation capitaliste dans les zones désertées, est la maintenance de journées de travail extrêmement longues qui, elles seules, peuvent compenser la faible composition organique du capital, faisant s'apparenter les conditions de travail des prolétaires qui en dépendent, à des rapports sociaux "historiquement" dépassés.

Dans certaines régions des Etats-Unis par exemple, l'archétype d'une société "développée", l'extraction de la survaleur prend la forme de l'esclavage (cf. les conditions de travail des immigrés clandestins au Texas, en Floride, en Virginie, ... cf. l'article dans Comunismo n°7). La florissante multinationale alimentaire "Gulf and Western" qui a son siège dans des bulbings ultra-modernes de New York et dans lequel les employés travaillent selon les normes d'organisation méthodiques et légales des sociétés aux Etats-Unis, se fournit en matières premières en Haïti où il est de notoriété publique que les plantations de canne à sucre sont de véritables camps esclavagistes (travail quasi sans repos, salaires dérisoires, surveillance militaire permanente des ouvriers agricoles, ...). Mais il n'y a pas qu'aux Etats-Unis que le travail salarié se révèle sans fard n'être que travail forcé à perpétuité: des camps de Sibérie, d'Afrique du Sud, de Mauritanie, du Mali, aux "communautés" concentrationnaires du Cambodge, de Chine, d'Haïti, ... Quel est le centre industriel dans lequel le "travail au noir" ne constitue pas un facteur d'équilibre de la vie économique ou même une de ses données essentielles? New York, Chicago, Hong-Kong possèdent leurs "sweatshops" et la foule de ces travailleurs à domicile: "après huit ou neuf heures d'ateliers, les employées emportent leurs ouvrages à la maison où elles travaillent encore cinq ou six heures, ... les conditions de travail en atelier sont à peine imaginables, il n'est pas rare de voir une trentaine de machines à coudre entassées dans une petite pièce, sans ventillation ni ouverture sauf la porte d'entrée" (Le Monde Diplomatique de mars 1982). Les ateliers de confection "clandestins" de Paris sont célèvres. Les usines pour enfants de Naples et Banghok ne défrayent plus la chronique bourgeoise. "Le nombre d'enfants et d'adolescents de moins de quinze ans qui travaillent dans le monde a encore augmenté depuis deux ans. On en compte aujourd'hui au moins 55 millions, mais les experts estiment que ce chiffre reste bien en-deçà du volume réel du phénomène" (Le Monde du 10-11/5/81 selon une enquête du Bureau International du Travail). "Partout la sous-traitance industrielle contribue à évacuer de la grande industrie métropolitaine une partie de ses ouvriers (...) En Italie, la petite entreprise, revigorée par la crise, à la limite du légal et du clandestin est couramment considérée comme la base du "second miracle italien". Au Japon, des enquêtes récentes montrent que la sous-traitance doit être considérée comme une des clés essentielles de la poussée actuelle des produits nippons sur le marché mondial (...) Des formes de travail à domicile, des techniques de sous-traitance et de "sweating system" (système de la sueur) qu'on croyait à l'Ouest, réduites à presque rien, se développent à nouveau, comme segments contrôlés par la grande entreprise. Ainsi l'usine dispersée (ou, pour parler comme les italiens, la "fabrique diffuse") doit-elle être regardée comme une des particularités de la nouvelle disposition de l'espace productif" (Le Monde Diplomatique de janvier 1982).

En présentant ces faits comme des excès du système capitaliste ou comme des restes de rapports sociaux pré-capitalistes, la bourgeoisie atténue leur ampleur réelle, mais encore, crédibilise le travail "normal" ou "légal". Mais que ce soit dans des ateliers "clandestins" ou des usines reconnues, ce sont les mêmes marchandises destinées à valoriser le capital qui y sont produites et dans un cas comme dans l'autre, c'est pour gagner sa croûte que le prolétaire y vend sa force de travail. Les besoins des prolétaires qui y travaillent sont insatisfaits, le chômage, par exemple, touche principalement les ouvriers des entreprises "officielles", et c'est de la misère qui sort des entrailles de la société civile que se nourrissent les marchés noirs et les bagnes esclavagistes. Pour nous, il n'existe pas de distinction essentielle entre le travail des prolétaires en Haïti et à New York, dans les mines de Sibérie et celles du "pays noir" et il nous paraît vital d'affirmer cette similitude de l'esclavage salarial partout dans le monde (cf. l'article sur l'aristocratie ouvrière dans Le Communiste n°10/11).

Certains bourgeois prétendent encore que le diminution "historique" du temps de travail est la matérialisation des acquis du mouvement ouvrier, la preuve que socialisme et capitalisme peuvent coexister, la preuve du passage progressif et pacifique du capitalisme au socialisme. Il est toujours périlleux pour la bourgeoisie de revenir sur des réductions du temps de travail qu'elle a cédées sous pression des luttes ouvrières sans compromettre la crédibilité de son système social (par exemple, les 40 heures en France en 1936, la journée des 8 heures en Russie "soviétique" et en Allemagne suite aux combats révolutionnaires de 1917-23). Suite à l'écrasement de la vague révolutionnaires des années '20, au nom du bien être des travailleurs, la bourgeoisie s'est trouvée dans l'obligation d'imprimer une forte accélération à l'augmentation de la productivité afin d'augmenter le taux d'exploitation. Les changements profonds et violents de la composition organique du capital qui en résultèrent -augmentation du capital constant par rapport au capital variable- a débouché sur l'exacerbation de la concurrence et des conflits entre les différents centres de concentration capitaliste. La valorisation des capitaux imposait l'appropriation des forces productives des concurrents et/ou leur destruction. Ce sont ces destructions réciproques des forces productives dont principalement la force de travail, la généralisation des camps de travaux forcés et militarisés à toute la planète, précédant ou suivant de peu des mesures "sociales", qui représentent les pseudos "acquis" du mouvement ouvrier.

Quand en 1848, le parlement anglais vota les premières lois limitant la durée de la journée de travail (le Factory Act), c'était déjà pour mettre fin à une agitation ouvrière qui menaçait de déboucher en guerre civile. Après la législation de la journée de dix heures qui entraîna une baisse des salaires d'environ 25 %, "la classe ouvrière, déclarée criminelle, fut frappée d'interdiction et placée sous la loi des suspects" (Marx - Le capital). De même, en France, la réforme promulguée après février 1848 qui "dicte du même coup à tous les ateniers et à toutes les fabriques sans distinction, une même limite de la journée de travail (...) et proclame au nom des principes ce qui n'est conquis en Angleterre qu'au nom des enfants, des mineurs et des femmes" (Marx - Le capital) a été suivie de l'écrasement sanglant de l'insurrection de juin à Paris. De ce lien entre "la pression constante des ouvriers agissant du dehors" et l'intervention législative, les bourgeois ont vite fait de transformer la lutte ouvrière en une lutte pour la conquête de droits, et les lois sociales prises par l'E- l'Etat pour réformer son système pour les "acquis sociaux".

C'est menacée par la révolte de la classe prolétarienne, sous la pression d'une guerre civile larvée, que la classe bourgeoise, non sans

heurts, s'est disciplinée et s'est unifiée au sein de l'Etat, porteur des intérêts généraux de la classe bourgeoise. Les lois qui limitent la journée de travail surviennent quand, l'interdépendance des entreprises étant suffisemment développée par la division du travail, il est devenu vital, pour la bourgeoisie, d'éviter les troubles sociaux dus aux excès de quelques capitalistes "retardataires", troubles qui portaient préjudice à l'ensemble du capital. De même il est devenu nécessaire pour la reproduction sociale d'adapter les ouvriers aux instruments de travail en perpétuelles transformations et aux nouvelles conditions de vie; c'est ainsi que l'Etat décrète des lois limitant le temps de travail des femmes et abrogent le travail des enfants tout en instaurant par ailleurs l'instruction obligatoire et le code de la famille (l'obligation du travail ménager à domicile).

Mais, malgré la réduction horaire du temps de travail, tout le temps du prolétaire est de plus en plus soumis aux nécessités du capital; que ce soit le temps de travail, le temps de transport entre le domicile et le lieu de travail, le temps qu'il faut pour se mettre en règle avec l'administration -la police, le syndicat, la sécurité sociale, ...-, le temps destiné à la formation professionnelle, le temps passé à soigner les maux du travail, le temps consacré à reconstituer sa force de travail, ... tout ce temps social appartient au capital.

Les lois sociales ne matérialisent que la prétention bourgeoise de gérer un système de production basé sur l'asservissement au travail tout en lui conférant une légitimité scientifique et humanitaire. Elles ne sont que la formalisation du principe humaniste et progressiste de la bourgeoisie, que "l'ouvrier vend sa force de travail pour la reproduire et non pour la détruire" et que "l'intérêt même du capital réclame de lui une journée de travail normale".

> "Leur développement (celui des grandes branches d'industrie où la loi des dix heures avait été appliquée) merveilleux de 1853 à 1860, marchant de pair avec la renaissance physique et morale des travailleurs, frappa les yeux des moins clairvoyants. Les fabricants eux-mêmes, auxquels la limitation légale et les règlements de la journée de travail avaient été arrachés lambeaux par lambeaux par une guerre civile d'un demi-siècle, firent ressortir avec ostentation le contraste qui existait entre les branches d'exploitation encore "libres" et les établissements soumis à la loi".
> (Marx - Le capital)

A l'époque, Marx tirait déjà comme leçon que loin d'être le fruit d'une transformation révolutionnaire de la société, "les édits minutieux qui règlent militairement et au son de la cloche la période, les limites et les pauses du travail (...) naquirent des circonstances et se développèrent peu à peu comme lois naturelles du mode de production moderne".

LA SOI-DISANT REDUCTION "HISTORIQUE" EN FRANCE

Touchés par la crise mondiale, tous les Etats sont confrontés à l'effondrement de leur "taux de croissance" -taux de profit-; il y a surproduction de marchandises et en même temps dévalorisation accélérée du capital fixe, ce qui contraint les capitalistes à restreindre les investissements. Pour répondre à cette crise des investissements (que la gauche et les syndicats décrivent comme "la fuite des capitaux"), la bourgeoisie s'affaire à la tantième restructuration industrielle, découverte de nou-

velles formes d'organisation et de gestion du travail. Incapables de saisir et de remédier à la question de fond qui provoque la dévalorisation: la contradiction et l'antagonisme croissant au sein de la marchandise entre valeur d'usage et valeur d'échange, ces mesures ne font que reporter l'échéance inexorable des faillites des entreprises tout en imposant aux prolétaires les besoins et intérêts de la classe dominante. En attribuant à des questions de forme -le néo-libéralisme ou au contraire une politique keynesienne, l'autogestion ou la cogestion, ...- les causes ou des réponses aux crises, la bourgeoisie fourbit ses armes pour écraser le prolétariat révolutionnaire. La "fausse conscience" de la bourgeoisie lui est dictée par sa position de classe dominante qu'elle doit défendre. Ainsi derrière les réformes prises par les gouvernements, ce sont les intérêts fondamentaux de classe qui se jouent; avec la "réduction du temps de travail à 39 heures" telle qu'elle est prônée par le gouvernement socialiste en France, c'est une nouvelle période d'attaque systématique contre le prolétariat qui s'est ouverte.

Tout ce dont a besoin le capital, c'est de rendre plus soumise et plus disponible la force de travail afin de moduler son utilisation, son coût, selon ses impératifs de valorisation, de restructuration, de concentration. En faisant passer une augmentation de la productivité comme étant le résultat d'une seule perfection mécanique, sans reconnaître l'inévitable intensification du travail qu'elle entraîne pour les prolétaires, le gouvernement socialiste fait apparaître une mesure purement capitaliste comme une "conquête des travailleurs" et engage ainsi les prolétaires à considérer le destin de l'économie nationale et le leur comme identiques. Les sacrifices, l'austérité, la discipline et le travail s'affirment comme les principes mêmes de la "solidarité" à laquelle le gouvernement fait tant appel. Derrière la soi-disant alternative: ou le chômage ou la répartition du travail que permettrait la réduction des horaires, le même principe et la même réalité s'imposent: la baisse absolue de la masse salariale, mesure supplémentaire pour soumettre totalement le prolétariat à l'Etat bourgeois.

Les dernières lois votées en grande pompe en France à propos du passage "historique" des 40 aux 39 heures (le passage aux 35 heures étant programmé étalé sur cinq ans) doivent être replacées dans la tendance générale des gouvernements des diverses couleurs politiques, à réduire les horaires légaux. La durée hebdomadaire officielle du travail des ouvriers dans les industries manufacturières est passée ainsi des années 1970 à 1979, de 44, 9 à 43,2 en Grande Bretagne, de 43,3 à 40,6 au Japon, de 39,9 à 35,4 en Belgique, ... De 1974 à 1980, les diminutions les plus fortes ont été observées en Norvège et en Israël (4 heures en moins). Alors que la durée de travail des ouvriers était de 40,6 heures en France en 1980, elle atteignait 39, 7 aux USA, 39,1 en Australie, 37,7 en Autriche, 33,4 en Belgique, 32,9 au Danemark, ... (Le Monde du 16/2/82).

L'entièreté du protocole sur la "réduction du temps de travail" signé par le patronat et les syndicats français est guidé par l'objectif de rendre l'économie française plus compétitive grâce à une utilisation plus systématique du capital fixe (la durée d'utilisation des installations dans l'industrie automobile atteint 6150 heures aux USA, 4000 à 4600 heures au Japon et 3700 à 4000 heures en France - chiffres INSEE) et une plus grande souplesse dans les horaires de travail (aux USA comme au Japon, les horaires de travail sont adaptés à le demande du marché et les heures supplémentaires sont pratiquées sur une grande échelle, de 10 à 15 % au Japon).

"Les investissements en équipements industriels ont baissé de 12 % en 1981" titrait Le Monde du 9/6/82, et d'après Libération du 14/9/81, "depuis 1975, toute l'augmentation des richesses vient d'une meilleure

efficacité de la production". Pour pallier au manque d'investissements, la bourgeoisie cherche donc à rentabiliser au maximum ses machines, à les faire tourner jour et nuit par une masse de prolétaires plus mobile, plus maléable et moins coûteuse.

Avec l'aggravation de la crise, le travail par équipes et par postes a été généralisé. Le travail posté est devenu chose normale pour le tiers des travailleurs dont la moitié est affectée à des équipes de nuit. La sidérurgie, les mines, l'industrie textile et celle du papier occupaient traditionnellement le plus grand nombre de postés, jusqu'à 85 %. Depuis quelques années, ce mode de travail gagne les industries alimentaires et le secteur des services. De 1957 à 1977, le pourcentage d'ouvriers travaillant en "poste" dans les industries de transformation a plus que doublé. A cette augmentation du travail posté est à mettre en relation l'accroissement record de la productivité: la quantité de biens produits dans l'industrie pendant une heure a pratiquement triplé en Belgique entre 1956 et 77 (selon le bulletin hebdomadaire de la Kredietbank du 17/11/78).

Mauroy a beau affirmer qu'avec ces réformes il s'agit aujourd'hui de "faire suer les machines à la place des hommes, d'améliorer les rapports de l'homme avec son travail, de créer de nouveaux emplois plus qualifiés", le simple énoncé de l'application des mesures dément ses propos:

- extension du travail posté avec l'organisation d'une cinquième équipe pour les travailleurs en feu-continu,
- généralisation outre de l'intérim, des contrats à durée déterminée,
- extension des équipes doublées et chevauchantes,
- extension du travail de nuit pour les femmes (deux heures de plus), et du travail le week-end,
- chasse aux "temps morts" pour que les 35 heures soient 35 heures de travail effectif,
- banalisation des heures supplémentaires dont le payement ne sera majoré que de 25 % pour les huit heures qui suivent la durée du temps légale.

Comme le déclarait le ministre Auroux: "Augmenter la productivité du travail n'est pas une opération mécanique: c'est plutôt une certaine forme d'adhésion des salariés".

Ces conditions de travail planifient complètement la vie des ouvriers aux rythmes et exigences de la valorisation capitaliste; des plages de travail qui changent souvent, qui désorganisent tout le rythme d'une journée; nombreux sont les travailleurs qui souffrent de surmenage, dont le sommeil se dérègle et dont les rythmes alimentaires sont perturbés. D'après le B.I.T., des expériences ont prouvé que le travail de nuit exige à rendement égal, une plus grande dépense physique et nerveuse, que le taux de morbidité est supérieur à la moyenne pour les travailleurs à postes, ... C'est donc bien une augmentation de l'intensité du travail, une augmentation de l'exploitation des prolétaires que visent à généraliser les "39 heures du gouvernement socialiste"; c'est cela que Mauroy appelle "l'amélioration des relations de l'homme à son travail" (1). Pour Mauroy, comme pour Staline et tous les capitalistes: "L'homme est le capital le plus pré-précieux".

(1) "Le travail tue et/ou blesse dans le monde, chaque jour, 160000 personnes mais il crée aussi d'avantage de maladies mentales (...) 120000000 de personnes souffrent maintenant de troubles mentaux sérieux." (Rapport du B.I.T. à l'occasion de l'année internationale des handicapés).

Il ne fallait pas attendre les félicitations de R. Barre au gouvernement socialiste pour comprendre que les accords sur la "réduction du temps de travail" entamaient une sérieuse attaque contre la classe ouvrière. Quelques mois à peine après la législation des réductions des horaires, le gouvernement socialiste met en application ce qu'il appelait dans les accords "les compensations pécuniaires" et qui se révèlent n'être qu'une attaque directe des salaires. Des nouveaux impôts de "solidarité" extirpés aux fonctionnaires, aux fameux contrats de "solidarité" entre syndicats et patrons (des diminutions de salaires de 1,6 % à Gervais-Danone et à B.S.N. à celles de 20 % à Fleury-Michon), le gouvernement de gauche généralise et rend obligatoires les restrictions salariales. Dorénavant, ce seront les augmentations de la T.V.A. sur les produits manufacturés et les services, la dévaluation, le blocage des salaires, les diminutions de montant des allocations de chômage, prime à la "réforme de l'assurance chômage", ... autant d'attaques du salaire réel des prolétaires, qui serviront à financer l'aide aux entreprises accordée par les "contrats de solidarité" (les firmes programmant une réduction de la durée du travail à 36 heures d'ici septembre 1983 seront exonérées des cotisations de sécurité sociale pour chaque emploi supplémentaire résultant de la "réduction du temps de travail").

L'augmentation constante du nombre de chômeurs (le cap des deux millions a été dépassé au cours de la première année de gouvernement socialiste) dément dans les faits les solutions socialistes de lutte contre le chômage. Alors que le ministre Delors reconnaissait que "le passage des 40 heures à 39 heures n'avait pas entraîné de créations d'emplois", la prétendue réduction du temps de travail présentée comme le fer de lance de la lutte contre le chômage, a dévoilé son réel objectif : planifier une attaque systématique de la classe ouvrière. Les plans pour l'emploi des socialistes français ne signifient pas autre chose que la chasse aux chômeurs "de longue durée", la diminution des allocations de chômage, l'augmentation de l'intensité du travail et la baisse générale des salaires. Les plans de Mauroy ne sont que la répétition de ceux pris, partout dans le monde, par toute la bourgeoisie.

Ainsi, non seulement la gauche entérine la baisse permanente du salaire relatif, puisque toute réduction des horaires doit s'accompagner d'une augmentation de la productivité (de 10 % à Gervais-Danone) et donc de l'intensité de travail, mais encore, elle planifie la baisse du salaire réel (pouvoir d'achat). Et encore: "Les hausses nominales excessives de revenus et de salaires privent notre économie de créer des emplois. Le gouvernement est décidé à agir!" déclare Mauroy. A quand la baisse générale des salaires nominaux ?

Le gouvernement français, comme tous les gouvernements, tente de promouvoir la répartition du travail, c'est-à-dire une distribution différente des horaires tout au long de l'année afin, comme l'écrit le président d'Air France, de compenser "les rigidités de l'aménagement du temps de travail qui conduisent à des utilisations annuelles souvent insuffisantes des outillages de plus en plus perfectionnés et coûteux, nuisant ainsi au développement de la productivité des équipements". Le principe qui guide la limitation de la durée hebdomadaire du travail est donc celui de rationalisation, d'économie du coût de la force de travail tout en accroissant la productivité du capital et donc l'intensité du travail.

*
* *

CONCLUSION

Nous avons montré dans ce texte que le capital essaie chaque fois de récupérer la lutte ouvrière, les revendications ouvrières exprimant l'intérêt permanent des prolétaires à travailler moins, en faisant correspondre, à une diminution formelle de la journée de travail (les 35 heures du gouvernement) une augmentation importante du taux d'exploitation, du taux de survaleur extorquée aux prolétaires. En effet, la diminution du temps de travail du point de vue capitaliste (qui englobe toutes les revendications/promesses faites par le gouvernement, les syndicats, les gauchistes, ...) correspond toujours à une diminution du travail nécessaire pour surtout augmenter la proportion de surtravail même si celle-ci se trouve contenue dans une journée de 7 heures plutôt que de 8 heures. De ce point de vue, si la journée se réduit en durée, il y a nécessairement augmentationnen intensité, il y a augmentation de l'exploitation.

Le point de vue prolétarien se situe évidemment antagoniquement à cette augmentation de l'exploitation. Toujours, la lutte ouvrière va tenter de limiter le plus possible l'exploitation, en durée tout comme en intensité; toujours, l'intérêt des prolétaires va être de travailler réellement moins, c'est-à-dire de créer moins de survaleur, d'augmenter son salaire. La réelle lutte ouvrière, les véritables revendications prolétariennes correspondent uniquement à cette perspective historique et tournent donc le dos aux revendications bourgeoises, aux pseudos-grèves pour "les 35 heures du gouvernement", pour "le maintien du pouvoir d'achat" ... ne signifiant en fait que la restructuration du capital (camouflage du chômage par le travail à temps partiel, ...) et l'augmentation de l'exploitation (chasse aux "temps morts", augmentation des cadences, pertes de salaires, ...) (1). Depuis qu'il y a prolétariat et bourgeoisie, la lutte ouvrière exprime, même au niveau le plus élémentaire, cette tendance à diminuer le temps de travail, à augmenter le salaire que cela soit par le sabotage, par le vol, par le détournement de la production (la fameuse "perruque"), ... ou par la grève, imposant certes temporairement, une réduction du temps de travail et/ou une augmentation des salaires. Et indépendamment du chiffrage circonstanciel de revendications qui exprimaient à telle époque et dans tel lieu, cette tendance historique permanente (il va de soi que dans certaines luttes, la revendication des 40 heures correspond réellement à la lutte ouvrière alors que dans d'autres, la même concrétisation signifie la liquidation de la lutte), ce qu'il y a d'essentiel, c'est son caractère directement antagonique à la logique du capital, à la production de survaleur.

L'intérêt du capital est donc de figer, de vider de son contenu de classe telle ou telle concrétisation des intérêts prolétariens pour, en la légalisant, en en faisant "une grande victoire ouvrière", faire passer le contenu capitaliste, l'augmentation de l'exploitation. Il y a donc la même différence de classe entre, par exemple, la signification du 1er mai, journée internationale de lutte et sa légalisation/transformation en jour de congé annuel pour la glorification du travail aliéné, et entre la signification de la réduction du temps de travail qui s'inscrit dans la perspective de l'abolition du salariat, de la suppresion de tout travail et sa légalisation/transformation en une restructuration capitaliste. Entre la réduction du temps de travail qui correspond aux intérêts du prolétariat et la même formule correspondant à ceux du capital, il y a tout l'antagonisme qui sépare le prolétariat révolutionnaire de la bourgeoisie.

*
* *

" "Le capital est contradiction en acte: il tend à réduire au minimum le temps de travail, tout en en faisant l'unique source et la mesure de la richesse. Aussi le diminue-t-il dans sa forme nécessaire pour l'augmenter dans sa forme inutile, faisant du temps de travail superflu la condition -question de vie ou de mort- du temps de travail nécessaire."

* * *

"Mais toutes les méthodes qui aident à la production de la plus-value favorisent également l'accumulation, et toute extension de celle-ci appelle à son tour celles-là. Il en résulte que, quel que soit le taux des salaires, haut ou bas, la condition du travailleur doit empirer à mesure que le capital s'accumule.

"Enfin la loi, qui toujours équilibre le progrès de l'accumulation et celui de la surproduction relative, rive le travailleur au capital plus solidement que les coins de Vulcain ne rivaient Prométhée à son rocher. C'est cette loi qui établit une corrélation fatale entre l'accumulation du capital et l'accumulation de la misère, de telle sorte qu'accumulation de richesse à un pôle implique accumulation de pauvreté, de souffrance, d'ignorance, d'abrutissement, de dégradation morale, d'esclavage, au pôle opposé, du côté de la classe qui produit le capital même."

(Marx - Le capital)

Nous soulignons . . .

POLOGNE : LA LUTTE CONTINUE

"Si aujourd'hui, en Pologne, le mouvement ouvrier a perdu une bataille, contre tous les espoirs bourgeois, il n'a pas perdu la guerre." (Le Communiste n°13 - mars 1982)

Comme nous le disions dans le précédent numéro de cette revue, le prolétariat en Pologne est loin d'être définitivement battu. Il continue à affronter toutes les crapules bourgeoises: Solidarité, le POUP, les milices, la ZOMO, etc. Nous prédisions aussi que Solidarité qui, avant le coup d'état avait perdu pratiquement tout crédit, le retrouverait dans la clandestinité. Cela s'est aussi vérifié.

Même si les manifestations se font aux cris de "solidarité avec Solidarité", les méthodes utilisées -sabotage de la production, affrontements violents avec les flics, etc- expriment une désolidarisation d'avec l'intérêt de la nation et donc d'avec Solidarité.

Par la bouche de Sewezyn Jaworski, dans le bulletin clandestin "La voix du métallurgiste libre", Solidarité dit: "Il ne faut entreprendre aucune action irréfléchie. J'appelle, comme je l'ai toujours fait, à la raison. Notre devoir est de conduire Solidarité à la victoire contre le mal et la violence, mais les méthodes dont nous devons nous servir ne peuvent pas être celles qui sont pratiquées par nos tortionnaires". "Contre la violence il n'y a que notre solidarité. Je sais comme vous tous que nous aurons affaire à des provocateurs, mais j'ai foi que vous n'y cèderez pas". Dès que Solidarité est un minimum recrédibilisé, il recommence ses appels au calme et se prépare à dénoncer les "provocateurs" c'est-à-dire les ouvriers les plus combatifs. Tels les chrétiens du passé dans la fosse aux lions, pour Solidarité, il s'agit, sur base du "ils nous torturent mais nous sommes dans notre juste droit", de convaincre les ouvriers de laisser le monopole de la violence à l'Etat. Solidarité sait que tant que les ouvriers se battront, son Etat, l'Etat bourgeois, ne pourra terminer la répression commencée. Il faut croire que la classe ouvrière ne veut pas "conduire Solidarité à la victoire", qu'elle a compris que face à la violence permanente de la société capitaliste il n'y a que la lutte de classe intransigeante qui peut répondre. La classe ouvrière n'a pas attendu les "provocations" pour, pardessus Solidarité, affronter l'Etat bourgeois.

Le 2 février à Gdansk, des manifestants ont crié des slogans hostiles à l'Etat et ont ensuite attaqué des bâtiments publics. Le 13 février, des groupes d'étudiants, de lycéens et de personnes n'étant ni étudiants ni employés, se sont battus avec les forces de l'ordre. Les 2 et 3 mai, c'est dans toute la Pologne que des mouvements durs éclataient. A Varsovie, il a fallu 12 heures aux forces de l'ordre pour reprendre le centre ville. Devant la détermination des prolétaires armés seulement de pierres, les

flics ont été obligés de sortir les grenades lacrymogènes, les autos-pompes et les chars. A Szczecin et à Varsovie, les affrontements ont duré trois jours et la bourgeoisie a dû isolé les deux villes. Le 13 juin, des manifestations violentes se sont produites dans plusieurs villes de province. A Wroclaw, une manifestation a duré 14 heures. Après un premier affrontement, les manifestants se sont scindés en petits groupes très mobiles et ont harcelé les flics et ce jusqu'à deux heures du matin. A Kracovie, le même jour, dans les quartiers ouvriers de Nowa-huta, les manifestants ont attaqué les miliciens, ils ont ensuite dressé des barricades et attaqué un commissariat.

Après le 3 mai, Solidarité a tenté de transformer la volonté d'en découdre en "provocations policières", ce qui justifie qu'il réprime lui-même les ouvriers combatifs. "La démonstration du 3 mai a eu un caractère spontané". "Ceux qui ont lancé des détachements de ZOMOs déchaînés et drogués contre une manifestation pacifique, qui envoyaient des groupes spéciaux de la micice et de la SB pour provoquer les gens et endommager la ville, ... portent la pleine responsabilité de la transformation d'une marche pacifique en bagarres de rues." Depuis toujours, la bourgeoisie utilise cette accusation pour condamner les affrontements. Pour elle, ce ne sont jamais les ouvriers qui se battent, il ne peut s'agir que d'"autonomes", de "voyous", de "provocateurs", ... Et cela parce que le seul fait de reconnaître que c'est la classe ouvrière qui se bat, qu'il y a lutte de classe est déjà trop subversif. Solidarité ajoute: "Les événements du 3 mai, en aucun cas, n'ont été ni inspirés, ni appuyés par la direction régionale". Il est évident que ce n'est ni la direction régionale ni rien d'autre dans Solidarité qui peut appuyer ou inspirer la lutte puisque Solidarité travaille systématiquement à la briser. Solidarité dit enfin: "Au lieu de dresser des barricades et de jeter des pierres (reconnaîtrait-il que les ouvriers jettent des pierres?) opposons-nous aux autorités en refusant de façon solidaire (ceux qui se désolidarisent clairement des ouvriers qui luttent n'ont que ce mot à la bouche où il devient une injure au prolétariat puisqu'il sert à briser toute réelle solidarité de classe) de collaborer avec elles" (bel exemple de collaboration) ! "Ne nous laissons pas manipuler par le régime, refusons de participer à la montée de la haine et de la terreur. Prenons part aux manifestations de protestation massives organisées par les représentants légaux du syndicat, comportons-nous avec calme, discipline et dignité, ne nous laissons pas provoquer" (comité de résistance sociale Solidarité).

Mais les flots de bile que Solidarité déverse sur le mouvement ne peuvent rien empêcher. L'austérité imposée par le capital et qui est avant tout subie par les prolétaires, aggrave sans cesse nos conditions de vie et donc notre haine de classe. Les prolétaires veulent participer à "la montée de la haine et de la terreur" parce qu'ils ont compris qu'aujourd'hui, comme hier, mais avec plus de force, c'est classe contre classe, terreur rouge contre terreur blanche! Pour empêcher la bourgeoisie de nous terroriser, nous devons terroriser la bourgeoisie. Pour ne pas être immolé sur l'autel du profit, pour ne pas être étouffé dans le marais de la réforme et du compromis, le prolétariat en Pologne ne peut plus se contenter de passer par-dessus Solidarité, il faut le détruire! La destruction du capital passe par la lutte contre Solidarité, le POUP, l'Eglise, contre tout l'Etat bourgeois, par la généralisation de la lutte par-dessus toutes les frontières.

Contrairement à tous les espoirs bourgeois, les événements de Pologne ne marquent pas la fin mais le début de la vague de luttes en Pologne et dans le monde.

* * *

"SOCIETE DE CONSOMMATION"?

Sans cesse, tous les discours, ceux des medias, de la presse, nous répètent que nous vivons dans une "société de consommation" comme si elle existait réellement. La consommation entendue comme "satisfaction des nécessités humaines" ne signifie rien par rapport à la réalité de la société capitaliste. Les fondements essentiels de cette société ne correspondent pas à la satisfaction des besoins humains, ils en sont même en totale contradiction. La seule consommation réelle actuelle est la consommation productive du capital résidant dans l'achat de la force de travail, des moyens de production et la consommation du processus de travail, le tout faisant partie du processus de valorisation ayant pour but la production toujours plus grande de capital. La consommation productive s'explique donc par la production de marchandises dans la mesure ou celles-ci produisent plus de capital. La société n'est donc pas de "consommation", mais de production et reproduction du capital. La consommation, les consommateurs sont des points de passage nécessaires à la société pour qu'elle arrive à sa finalité: la production, la valorisation.

Il n'y a pas de société de consommation sous le capital alors que ce celui-ci affame des millions d'hommes, les dépossèdent de logement, du minimum vital, nécessité invariante et même chaque fois accrue, de l'accumulation capitaliste. C'est la large majorité des prolétaires du monde qui sont ainsi totalement démunis; quant au reste du prolétariat urbain et rural, il est tout autant privé de consommation. Son salaire de misère ne lui permet que de consommer le nécessaire pour reconstituer sa force de travail; il ne s'agit même pas de satisfaire ses besoins humains, mais bien ceux propres au capital, propres à lui permettre de reprendre une nouvelle journée de travail, tels la télévision, la voiture, la caravane, ... La société n'est donc pas de "consommation" ni pour les prolétaires à qui il n'est n'est même pas permis de se nourrir, ni pour ceux dont le salaire ne leur permet pas de se payer des objets luxueux dont lui fait rêver le capital. Ce n'est pas plus une société de consommation pour la petite bourgeoisie même si celle-ci possède un plus haut niveau de consommation et peut se permettre d'exhiber son luxe. Tous ces secteurs sont néanmoins perpétuellement frustrés face à l'impressionnante croissance des "besoins", à la multiplication infinie de nouveaux gadgets produits par le capital. Dès lors, ceux dont le pouvoir d'achat est limité sont considérés comme "pas à la mode". Ce genre de contraintes auxquelles est soumise la grande majorité des "consommateurs" n'est en fait que la reproduction des rapports sociaux capitalistes (1). Dans ces conditions, le prolétariat ne pourra jamais consommer ce qu'il veut. Il sera toujours soumis à l'insatisfaction, la privatisation, non par rapport à ses propres désirs -étant donné que la consommation n'est pas conçue pour les satisfaire- mais par rapport à la consommation des capitalistes dont il est privé, exclu.

Cette société dite de consommation, est en réalité basée sur la production de valeur. Ceci se concrétise dans le fait que n'importe quel avion, missile, tank, ... ou autre machine de guerre en bon état, est abandonnée endéans la décennie, révélant par là l'aspect de revalorisation du capital. Toutes ces dépenses et bien d'autres encore pourraient solutionner la famine de milliers d'hommes, pourraient règler le problème de la "consommation" de tous les êtres humains. Mais il n'en est pas ainsi, au contraire.

Etant donné que les capitalistes disent consommer ce qu'ils veulent, on pourrait affirmer qu'au moins pour eux existe une société de consommation. C'est également faux. Malgré le fait que les lois et normes régissant

la consommation émanent des capitalistes et que ceux-ci conditionnent la consommation de toutes les classes et couches sociales, cette affirmation reste fausse et cela pour deux raisons: la première, c'est que, ce n'est pas en tant que consommateur que le capitaliste décide des normes de sa consommation, il établit celles-ci en tant que gestionnaire du capital; ce qui va déterminer le choix du capitaliste en ce qui concerne la forme, le contenu, la quantité de la consommation est principalement la production de marchandises. Ce qui détermine la production n'est donc pas la satisfaction des besoins humains (la valeur d'usage n'étant qu'un support à la valeur) mais par contre, tout ce qui fait accroître le taux de profit. La seconde est que tout ce que le capitaliste acquiert comme propriétés, objets de luxe, ... ne constitue en fait que les dépenses de représentation du capital. En effet, ce que consomme le capitaliste et sa famille n'est qu'une partie de plus-value en train de se réaliser et pour laquelle il est nécessaire qu'elle prenne une forme de "luxe" permettant ainsi au capital global de continuer son processus de valorisation. Il s'avère donc que même pour les capitalistes, la société n'est pas de "consommation" mais bien de valorisation, de production de valeur. La société de consommation est donc un mensonge intégral qui correspond bien à la véritable nature du capital.

Les marchandises changent continuellement d'aspect: les marques, les couleurs, les quantités, ... afin de susciter la tentation, de pousser à l'achat. Toutes ces marchandises constituent donc une partie du cycle de valorisation et malgré le fait que le besoin en a été créé chez les gens, la plus grande partie de ces besoins doivent être détruits. De toute façon la bourgeoisie dira toujours que tout a été conçu pour satisfaire les besoins humains ... pour être consommé. Mais quelles que soient les forces politiques, partis ou syndicats, bourgeoises qui définissent comme but de la vie celui de produire et de consommer, elles se servent de ce mensonge pour maintenir les esclaves salariés en état de travailler. D'aucune manière la bourgeoisie ne dira qu'elle tire profit de ce système de production de valeur, elle présentera toujours sa production comme devant servir une "consommation de masse". De même que la bourgeoisie cachera toujours que du travail non-payé, du sur-travail du prolétariat, elle tire un profit incontestable, elle dira que le travail sert à consommer. Dans la vision du capital, la société de consommation donne à nos besoins une entière satisfaction, il n'est donc pas nécessaire de la transformer. Pour la classe ouvrière qui ressent le plus l'insatisfaction de ses besoins, qui n'a rien à perdre dans cette société, la satisfaction de ses besoiss passe par sa lutte pour la destruction de cette société dite de consommation, par la lutte contre le capital, pour l'instauration de sa dictature de classe qui détruira les marchandises, l'échange, la valeur, le salariat, ... pour établir la communauté des biens et des personnes, la satisfaction des besoins humains.

---

(1) Niant ces rapports de classes, le capital se présente comme son opposé, comme une société de production d'objets ayant pour but la satisfaction des nécessités humaines -la super abondance-. Toute une série de groupes ont fait la critique du monde de la marchandise, tels les situationistes; mais leur critique se borna à, superficiellement, décrire/détruire les manifestations de la production capitaliste et non leurs fondements réels. Ce qui est particulièrement exceptionnel dans l'oeuvre de Marx, c'est d'être sorti de ce monde spectaculaire de la marchandise pour entamer la description réelle du capital et de sa mort inéluctable. Sans ses dehors des plus prétentieux, derrière cette "société du spectacle", le capital est présenté tel qu'il est.

---

* * *

UNE "CCISATION" DE L'HISTOIRE DU MOUVEMENT OUVRIER (1)

Nous connaissions déjà énormément de falsifications de l'histoire du mouvement ouvrier ... A la version stalinienne ont répondu les versions trotskystes, anarchistes, conseillistes, ... toutes aussi fausses les unes que les autres; aux "traductions" des classiques, versions Moscou ou Pékin, ont correspondu les "masperisations", les "réécritures" à la Dangeville ou à la Rubel; à la "non-histoire de la Gauche Communiste d'Italie" du PCI - Programme (2) correspond maintenant la version, ou plus exactement, le règlement de comptes du CCI (3). En effet, le but évident et explicite des deux cents pages du plus bel historicisme académique que compte la brochure du CCI, est de "démontrer" que le seul digne successeur de l'oeuvre de la Gauche Communiste et en particulier de Bilan, est ... le CCI.

Ce tour de passe-passe surhumain, pour qui connaît et Bilan et les plats radotages du CCI, va s'effectuer au travers même de la méthode utilisée pour produire ce "document": faire de l'oeuvre impersonnelle et collective d'une classe exprimée par une de ses minorités d'avant-garde, une simple petite histoire d'individus plus ou moins bons et méchants, une version de plus de l'histoire d'après l'un ou l'autre de ses protagonistes. D'autres, Trotsky, V. Serge, Balabanoff, ... ont eu, pour interpréter l'histoire à leur façon, la décence d'appeler leur version: "ma vie", "souvenirs", "mémoires", ...

Pour rédiger ce nouvel évangile selon "saint-Marco" (chef historique du CCI), il suffit au CCI d'opposer à Bilan, son principal animateur: Verceci-Perrone. Et, bien entendu, toutes les "erreurs" de Bilan (du point de vue du CCI) seront essentiellement l'"oeuvre" de Perrone, personnage aux théories "troubles" puisque ce dernier aurait participé en 1945, à titre personnel, à un comité de la croix-rouge d'aide aux réfugiés italiens, ainsi qu'à un comité de coalition antifasciste (participations incontestablement contre-révolutionnaires si elles s'avèrent exactes, mais que Perrone a toujours niées).

Au-delà de l'exactitude ou non de ces affirmations, nous voyons surtout le procédé: si Bilan n'est pas devenu le CCI, c'est de la faute à Perrone, d'ailleurs ... il aurait participé à un comité antifasciste (4). Le tour est joué, le "vrai" Bilan, c'est le CCI. Il ne reste plus qu'à exemplifier cette "vérité", quitte à tordre les positions de la fraction pour les faire coller avec celles du CCI.

C'est avec l'"aisance" de la naïveté que le CCI voit dans les travaux de Bilan sur la période de transition (qui constituent en fait un débat ouvert dans Bilan avec d'autres groupes) une origine, on ne peut plus lointaine, de sa propre invention: l'Etat multiclassiste de la période de transition (5). Des affirmations décadentistes, effectivement présentes dans certains textes de Bilan (eh oui, Perrone n'était pas luxembourgiste!), le CCI fait découler ses propres caricatures (ascendance: toutes les activités contre-révolutionnaires -parlementarisme, syndicalisme, réformisme, ...- sont permises au prolétariat!!; décadence: le prolétariat ne peut plus lutter que pour la révolution) dont il nous abreuve à longeur de pages.

Et si, dans ces deux premiers exemples, le CCI peut encore trouver quelques ressemblances entre ses positions et celles de la fraction, cela devient un véritable mensonge lorsqu'il prétent trouver une quelconque filiation programmatique entre la conception et l'activité fondamentalement marxistes du Parti chez Bilan (cf. l'ensemble des textes de Bilan et en

particulier le texte fondamental intitulé "Parti-Internationale-Etat") et la bouillie conseilliste du "parti" anti-substitutioniste du CCI. La falsification est entière lorsqu'on connaît la liquidation de plus en plus manifeste du défaitisme révolutionnaire devenu chez le CCI "une formulation douteuse" alors que tout l'honneur et la pratique de Bilan ont justement été l'application intransigeante du défaitisme prolétarien, la lutte pour la défaite militaire, économique, politique, ... de "sa" propre bourgeoisie, la lutte pour la fraternisation, pour la désertion de tous les fronts capitalistes (6).

Citons encore les nombreux développements de Bilan (en continuation des acquis de la fraction abstentionniste des années'20) pour affirmer la révolution communiste comme fondamentalement anti-démocratique: "Le mouvement ouvrier a surgi comme une négation de la démocratie" (7), en opposition au fétichisme du CCI s'aplatissant devant "les assemblées ouvertes à tous", faisant le culte des "délégués élus et révocables", des majorités, etc. bref, se faisant les nouveaux apôtres ouvriéristes de la mystique démocratique. Citons encore les restaurations fondamentales de Bilan quant à l'analyse des guerres impérialistes vues comme "la forme extrême de la lutte du capitalisme contre la classe ouvrière" qui tournent le dos aux actuels délires du CCI sur les guerres n'ayant qu'une fonction "purement idéologique" (?!).

De la même manière, le CCI falsifie une fois de plus les positions de la fraction lorsqu'il les identifie à son luxembourgisme dégénéré. Le groupe qui, à l'époque, défendait effectivement des positions plus luxembourgistes sur la démocratie, sur la guerre, sur le parlementarisme, sur les conseils ouvriers, sur le "parti" anti-substitutioniste, ... (8), n'était pas la fraction italienne, mais la "Ligue des Communistes Internationalistes" (groupe Hennaut) contre lequel Bilan lutta fermement (tout en publiant régulièrement des textes de certains des membres de la LCI dont Mitchell, Hennaut, ...). Et, de fait, c'est en grande partie la position de Hennaut sur la guerre (qui est, d'après lui, uniquement produite des contradictions interimpérialistes et dont le but est la conquête de marchés extra-capitalistes) qui détermina la majorité de la Ligue à prendre une position contre-révolutionnaire sur la question de la guerre en Espagne (la minorité scissionnant pour fonder la fraction belge de la Gauche Communiste Internationale: Communisme); etc.

En fait, le CCI a essayé, à peu de frais (laissant la grande partie de l'oeuvre de Bilan et de l'ensemble de la Gauche Communiste inconnue) de se donner une caution morale posthume: "les descendants de Bilan" alors qu'ils ne sont que de tristes pilleurs de tombes.

L'oeuvre de Bilan est l'une des plus hautes expressions de la conscience collective et vivante de la classe ouvrière. Cette oeuvre dépasse dans le temps et dans l'espace tous ses protagonistes, aussi brillants soient-ils. C'est avant tout une oeuvre du parti, une oeuvre impersonnelle. Bilan n'appartient à personne. En essayant de se faire passer pour les descendants formels de Bilan, en essayent de s'en approprier privativement le travail militant (quitte à falsifier les côtés qui le dérangent) le CCI ne fait que tourner le dos à la méthode marxiste et aux acquis essentiels de la Gauche Communiste Internationale.

Notes

(1) A propos de la récente parution de la brochure du CCI: "La Gauche Communiste d'Italie: contribution à une histoire du mouvement révolutionnaire".

(2) La mégalomanie de ce groupe est telle qu'outre le fait de s'approprier

privativement l'histoire de la fraction abstentionniste et du Parti Communiste d'Italie (de 1912 à 1926) et ce jusqu'à faire des procès aux rééditeurs de vieux textes (misère de l'égoïsme bourgeois) ... il nie purement et simplement l'oeuvre de la fraction en exil (vingt années de travail militant) pour ne réapparaître brusquement qu'en 1952 (oubliant en cela sa première fondation en 1943 sous le nom de Parti Communiste Internationaliste - Prometeo) date à laquelle le programme est décrété entièrement restauré (ce qui n'empêche pas ce groupe de dégénérer de jour en jour en une simple officine trotskyste). Ces oublis dans l'histoire vue par Programme ont évidemment pour fonction de cacher à ses militants la véritable histoire de la Gauche (et en premier lieu les textes de Bilan - Prometeo) afin que ceux-ci ne puissent pas se rendre compte du gouffre immense qui sépare le trotskysme du PCI - Programme, des réelles positions de la Gauche Communiste. Leur "invariance" n'est qu'invariance dans le reniement des positions révolutionnaires.

(3) Sur le CCI lisez notre brochure: "Rupture avec le Courant Communiste International" ainsi que le texte: "Tempête dans un verre d'eau" dans Le Communiste n°12.

(4) Ce procédé est le même que celui de Trotsky: s'il y a eu contre-révolution en Russie, c'est à cause du "méchant" Staline ... ce qui a toujours permis aux falsificateurs trotskystes de nier l'existence de la Gauche Communiste et en particulier des Gauches en Russie dont la principale était le groupe ouvrier de Miasnikov, opposé aux bolchéviks dès 1918, voilant ainsi la réalité des rapports de production capitalistes dominant en Russie; le mythe trotskyste de l'"Etat ouvrier dégénéré" n'étant en fait qu'une reprise du mythe stalinien du "socialisme en un seul pays".

(5) Sur cette question, se reporter à notre brochure: "Rupture avec le CCI".

(6) Cf. le texte de Bilan que nous reproduisons dans cette revue.

(7) Cf. le texte de Bilan "L'Etat démocratique" republié dans Le Communiste n°12.

(8) Cf. le texte d'Hennaut: "La fin d'une alliance" dans le Bulletin de la Ligue des Communistes Internationalistes de 1937.

* * *

MALOUINES : TROTSKYSTES ET "MARXISTES-LENINISTES", LES FRERES ENNEMIS CONTRE LE PROLETARIAT

A la demande des syndicats argentins, la guerre des Malouines a été déclenchée pour briser un mouvement de classe qu'ils ne parvenaient plus à contenir: "Allez tirer sur les soldats anglais plutôt que sur les ouvriers argentins". Comme si ce n'étaient pas des prolétaires qui sont massivement exterminés dans les guerres impérialistes. Les syndicats ont bien compris que seule la guerre pourrait recréer une unité nationale qui permettrait d'entraver le mouvement ouvrier. Cette unité a été telle que même les Monteneros (guerilléristes de gauche) ont appelé à une manifestation pour "défendre les Malouines", en fait, pour soutenir le gouvernement. En envoyant les prolétaires se battre sur l'un des fronts d'une guerre impérialiste, toutes les crapules bourgeoises se dévoilent. Extrême gauche, gauche, centre et ainsi jusqu'à l'extrême droite, c'est l'ensemble du parti de l'ordre qui se réunit contre le prolétariat; mais leur saloperie d'unité fut éphémère puisque le prolétariat y a répondu par des redditions et des désertions massives qui ont contraint l'Argentine à stopper la guerre.

Dans sa déclaration "la sale guerre de l'impérialisme britannique" (opposée à la propre guerre du peuple?), la IVème Internationale dit: "Il faut oeuvrer à ce que l'impérialisme britannique se termine par une défaite (...) L'effort de guerre de l'impérialisme doit être battu en brèche par les masses laborieuses et avant tout par celles d'Argentine et d'Amérique latine". De même, le PTB (Parti du Travail de Belgique, le plus important des groupes "marxistes-léninistes" en Belgique), dans son éditorial du 26 mai, "exige le retrait immédiat de la flotte britannique" et "exprime son soutien aux peuples et aux révolutionnaires argentins qui exigent le rétablissement de la souveraineté argentine sur les îles". Ces déclarations démontrent, s'il fallait encore le faire, que trotskystes et "m-l" se situent dans le camp de la répression des mouvements défaitistes du prolétariat, même si ceux-ci sont, aujourd'hui, encore limités.

C'est toujours au nom de "son bien" que les crapules bourgeoises envoient le prolétariat au massacre. Une "bourgeoisie nationale", un régime "démocratique", ... constitueraient de meilleures conditions de lutte pour le prolétariat. Mais l'histoire du mouvement ouvrier a déjà démontré qu'à chaque fois (Espagne 36-37, Chili 73, ...) que les prolétaires ont suivi ces consignes, ils ont couru au massacre tant idéologique que matériel. Tant que les prolétaires se laisseront entraîner dans des luttes telles fascisme contre antifascisme, nationalisme contre impérialisme, ... ils ne peuvent que se faire massacrer.

La bourgeoisie prépare sa "solution" à la crise -la guerre de plus en plus généralisée- par de gigantesques campagnes pacifistes et bellicistes destinées notamment à reconstituer l'unité nationale, condition sine qua-non à l'embrigadement des prolétaires dans la guerre. Ce n'est pas par hasard que les roquets du capital qui organisent avec ferveur les campagnes pacifistes sont les mêmes qui aboient le plus férocement pour rabattre le prolétariat dans les fronts de guerre bourgeoise, sous prétexte de guerre populaire, de libération nationale, etc. Dissoudre le prolétariat dans le peuple (terme a-classiste dont regorgent les discours de ces chiens), l'empêcher d'organiser sa solution à la crise/guerre de la bourgeoisie: la défaitisme révolutionnaire; pour ensuite l'envoyer se faire massacrer dans "une juste guerre défensive"; tel est le but de ces crapules bourgeoises.

Leur raisonnement est toujours le même: nous sommes pacifiques, nous voulons la paix, ... mais il faut bien nous défendre, défendre notre patrie, la patrie du socialisme ou encore résister contre l'impérialisme, ... Quand ils disent "la défaite de l'impérialisme serait une preuve de sa faiblesse qui permettrait une relance des luttes anti-impérialistes partout dans le monde" entendons "si elle peut prendre, réemployons la même sauce pour bouffer le prolétariat dans plusieurs autres pays". Les courants trotskystes et "marxistes-léninistes" aujourd'hui, soutiennent tous deux l'Argentine, mais d'autres fois, ils soutiennent des camps impérialistes différents comme dans la guerre VietNam/Cambodge, en Angola, au Tchad, etc. Mais, nous n'en avons rien à foutre, s'il y a là des raisons idéologiques ou des intérêts divergents, il y a néanmoins convergence permanente dans la défense des intérêts du capital, dans la tentative de dissoudre le prolétariat dans un camp impérialiste quel qu'il soit.

En appelant "les travailleurs à défendre la juste cause de la souveraineté argentine sur les îles Malouines" (IVème Int.) et en se situant "du côté du peuple argentin, du tiers-monde et des pays socialistes" ("M-L"), les gauchistes, malgré leurs plats efforts de rhétoriques, ont démontré une fois de plus, qu'ils ne sont rien d'autre que des officines de recrutement pour la guerre impérialiste. Ils répriment donc, de concert avec les autres forces de l'ordre bourgeois, mais sous le couvert d'une autre

idéologie, tous les actes de défaitisme révolutionnaire. Pour eux, les désertions massives, les grèves, les sabotages, ... ne peuvent être que des actes "d'agents de l'impérialisme", "de provocateurs de la CIA", qui, de ce fait, doivent être réprimés au nom de la lutte du peuple.

Ce que Bilan, organe de la fraction italienne de la Gauche Communiste, déclarait en 1937 pour les trotskystes, est toujours d'actualité et est aussi valable pour les "marxistes-léninistes": "S'il n'a aucune continuité dans les idées, le trotskysme veut au moins maintenir la continuité dans la trahison permanente des intérêts du prolétariat". Pour les communistes, il n'existe pas de camp plus démocratique, plus progressiste ou plus socialiste à défendre. Dès que le prolétariat entre en lutte pour ses intérêts propres, de la lutte contre les mesures d'austérité à la transformation de la guerre bourgeoise en guerre civile internationale, il le fait contre toute la bourgeoisie de "gauche" comme de "droite", contre le capital mondial. Pour s'émanciper du joug du capital, il passera sur le corps de toutes ces crapules bourgeoises qu'elles se revendiquent ou non de lui. Trotskystes et "marxistes-léninistes" n'auront droit, comme le reste de l'Etat bourgeois, qu'à la critique par les armes, à la destruction de leur ordre, de l'ordre bourgeois.

* * *

MUNDIAL : "DES JEUX ... ET PAS DE PAIN"

Pendant un mois, bien plus de vingt-quatre pays ont vécu à l'heure du football. A l'heure des restrictions, des mesures d'austérité qui nous viennent de tous côtés, on nous a offert une indigestion de buts, de magouilles organisatives de la compétition, de scandales d'arbitrages et de leçons de tactiques collectives.

Les journaux ont matraqué à qui mieux-mieux. Les guerres impérialistes, la lutte de classe, les massacres au Liban, en Iran, en Irak, au Salvador, bref un partout dans le monde, étaient escamotés au profit de cette confrontation "fraternelle" que serait le Mundial. Les trois quarts des articles n'étaient d'ailleurs qu'une suite de justifications tentant vainement de trouver que le sport n'avait forcément rien à voir avec la politique.

Et de voir les gens s'adonner à une surenchère d'hystérie nationaliste débile pour soutenir l'équipe de "sa" nation: -le courage de l'équipe salvadorienne déchirée (?) par la guerre civile! -l'exubérance des supporters de Solidarnosc qui se vengent en éliminant le glacis russe! -la joyeuse gueguerre entre les Malouines et les Falklands qui se termine par les anglais qui se voient boutés hors de Gibraltar! -le beau scandal dans les journaux grâce à ce méchant Nazi Schumacher (mais non tous les allemands ne sont pas des sadiques) qui a osé croqué l'ergot du français Baptiston! -que dire de la Belgique ("cette crotte sur la mappemonde, coincée entre la France gigantesque et l'Allemagne colossale") qui met la grrrande Argentine en échec! -et du dilemne cornélien qui déchire les supporters entre l'appui aux Malouines et la critique du régime militaire argentin! Et comment ne pas essuyer une larme devant ce beau paternalisme colonialiste et raciste (mauvaise langue va!): "ces brésiliens, de vrais enfants!"; "c'est-y pas mignon de voir ces pauvres noirs camerounais lutter amicalement à égalité contre les grands du football!"; "oh, les algériens ont eu raison d'être fâchés,

Allemagne-Autriche: quel scandale!". On a même eu droit au vieux couplet qui réveille ce fond de racisme que tout le monde ("sans exception Monsieur!") a en soi: les jeux de mots sur le Koweit, allant du Sheik en blanc jusqu'au pétrole et des idées, sans oublier les petits scandales des "sauvages indomptés prêts à quitter le terrain si leur honneur est bafoué". Et zoff! V' là t'y pas que même ces calotins d'italiens retrouvent à tel point l'amour de la nation qu'ils vont jusqu'à se foutre de la gueule du Pape quand la Pologne est éliminée ("Excommuni(s)ez-moi cette racaille")! C'est à tel point gentil pour le capital, que les italiens ont pu, à la victoire (?), manifester partout dans le monde, "même à Moscou"!

La bourgeoisie intensifie ses attaques contre le prolétariat par l'imposition des mesures d'austérité dans tous les pays, par la mise en place et le perfectionnement de ses appareils répressifs, par les massacres dans le monde (Liban, Iran, Irak, Afghanistan, Salvador, Malouines, ...), par le développement de son arsenal idéologique (religion, nationalisme, pacifisme, ...). Malgré cela, la bourgeoisie a toujours peur, peur du fantôme de la révolution, peur de ces résurgences des communistes, peur de ces luttes prolétariennes encore faibles mais qui se multiplient partout dans le monde.

Alors, les bourgeois avant la coupe priaient: "Mon Dial, sauvez-nous du communisme qui imprègne les prolétaires". Et Mundial de répondre: "Donnez-leur des jeux pour faire passer le goût du manque de pain". Pas mal essayé, mais il faut plus qu'un goal pour battre les prolétaires qui en ont marre de vivre dans la merde! Gaffe aux contre-attaques!

* * *

de l'ALIENATION DE L'HOMME à la COMMUNAUTE HUMAINE (1)

I. ALIENATION ET COMMUNISME PRIMITIF

Contrairement au puritanisme borné des scientifiques bourgeois payés depuis des siècles pour nous décrire les sociétés primitives comme d'atroces monstruosités, comme des sociétés bestiales, non encore humaines, de l'image du barbare traînant "sa femme" par les cheveux jusqu'à l'amour non chrétien de "la guerre du feu", ... le marxisme révolutionnaire, par contre, analyse ces sociétés primitives comme étant des communautés naturelles, comme étant le communisme primitif. Là où les plumitifs de service ne voient que barbarie, nous voyons l'expression "de ce qu'il y a d'humain dans l'homme" (Marx), des sociétés qui ne connaissent pas les séparations entre travail et jeu, entre éducation et plaisir, entre homme et nature, entre vie et mort, ... de réelles communautés où n'existent ni classes, ni Etat, ni appropriation privative, ni famille, où l'Etre collectif de l'homme n'est rien d'autre que l'homme lui-même, où n'existe pas l'individu atomisé tant vanté aujourd'hui, où la communauté correspond aux intérêts de l'espèce.

> "Dans le communisme naturel et primitif, même si l'humanité est comprise dans la limite de la horde, l'individu ne cherche pas à soustraire du bien à son frère, mais il est prêt à s'immoler sans la moindre peur pour la survie de la grande phratrie."
> (Bordiga - A Janitzio on n'a pas peur de la mort)

Et toujours contre les âneries véhiculées par nos "universitaires", il s'avère de plus en plus nettement que ces sociétés primitives, ce communisme naturel, étaient des sociétés d'abondance où de plus règnaient des rites de redistribution des richesses, de destruction des surplus (exemple du "potlach" chez les iroquois, etc.) (2).

Si nous voyons dans le communisme primitif une préfiguration embryonnaire de la communauté humaine future, il n'en reste pas moins vrai

(1) Le cadre général de cette étude, la question centrale de la méthode marxiste ou comment le marxisme détruit la philosophie (comme l'économie, la science, l'art, ...) en la réalisant, se trouve dans notre texte "Notes critiques sur le matérialisme dialectique" dans Le Communiste n° 13.

que ce communisme était encore imparfait, borné, limité (il ne s'agit pas pour nous de reprendre le mythe du "paradis perdu") et ce parce que strictement déterminé par les conditions naturelles extérieures, les intempéries, la fonte des glaces, les tremblements de terre, ... entraînant à certains moments la pénurie et donc la nécessité de produire des réserves, d'accumuler. La dissolution de la communauté naturelle par l'échange, déterminée d'une part par l'accumulation d'excédents pour l'échange et d'autre part l'existence de pénurie dont, historiquement la première et essentielle, la pénurie de femmes, s'effectue d'abord à la périphérie de la communauté pour ensuite de plus en plus déterminer le passage des sociétés de cueillette/chasse aux sociétés d'agriculture/élevage c'est-à-dire la production pour l'échange, l'apparition de la valeur et à sa suite de la monnaie comme intermédiaire à l'échange, l'expropriation des hommes, la division du travail, la division en classes, ... bref la destruction du communisme primitif et l'apparition des sociétés de classes et de l'Etat organe de défense des intérêts de la classe dominante, processus qui, résumé ici en quelques lignes, prend en réalité des millénaires.

L'aliénation, dans le sens marxiste de déssaisissement ou dépossession ou plus correctement l'extraénisation (3) apparaît avec la dissolution de la communauté primitive, mais, dans les sociétés primitives, à cette extraénisation, préexistait une aliénation: l'aliénation naturelle. Cette aliénation naturelle est bien entendu qualitativement différente de l'aliénation/extraénisation de plus en plus développée dans les sociétés de classes et portée à son apogée -domination absolue- dans le mode de production capitaliste. En effet, l'aliénation naturelle est produite de la nécessité d'expliquer, de comprendre les phénomènes naturels incompréhensibles et apparemment supraterrestres qui déterminent l'ensemble de la vie communautaire. C'est pourquoi tous les cultes, mythes, divinités, ... de ces communautés recoupent les éléments essentiels de la vie humaine, de la reproduction de l'espèce: le fécondité, le soleil, la vie, la lune, le feu, ...

---

(2) Nous renvoyons le lecteur intéressé par ces questions au texte classique de F. Engels "L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat" ainsi qu'au texte "Abondance et dénuement dans les sociétés primitives" publié dans la revue "La guerre sociale" n°1 qui, s'il frise à certains moments l'apologie de la communauté naturelle, n'en reste pas moins une excellente démonstration du caractère essentiellement humain des sociétés primitives et ce du point de vue communiste.

(3) Nous reprenons ce concept essentiel de Marx, restauré par Camatte, qui nous permet d'exprimer plus adéquatement le déssaisissement complet de l'ouvrier, la totale extériorité de l'homme par rapport à sa production.

> "Nous avons donc traduit "Entfremdung" par extraénisation en modifiant seulement le mot créé, à juste raison, par Hippolyte. En effet: il est impossible ici de traduire par aliénation, parce que c'est masquer la réalité, plus précisément, c'est voiler le moment auquel est arrivée l'aliénation. Or le terme implique que l'homme est devenu étranger à lui-même, à sa Gemeinwesen et que son activité le rend toujours plus étranger, l'éloigne toujours plus de sa réalité humaine. C'est une phase extrêmement importante du développement de la société capitaliste. La dernière, c'est lorsque les rapports sociaux atomisés, rendus indépendants dans le capital dominent l'être humain dont l'activité fut leur génératrice originelle. On a alors la réification laquelle a pour conséquence inévitable la mystification complète de la réalité." (Invariance)

> "La religion, comme le mot l'indique, relie les êtres. Elle n'apparaît qu'au moment où l'activité des hommes a été fragmentée, comme a été fragmentée leur communauté. Elle reprend les rituels, la magie, les mythes des sociétés précédentes. Avant il n'y avait pas de religion." (Camatte - "A propos de l'aliénation" dans "Capital et Gemeinwesen")

C'est pourquoi également, ces mythes, rituels, ... expressions de la vie communautaire primitive sont beaucoup plus l'ébauche de la conscience humaine que celle de sa fausse conscience, mystifiée: la religion.

> "Le mythe, dans ses formes innombrables, ne fut pas un délire des esprits qui avaient leurs yeux physiques fermés à la réalité -naturelle et humaine de façon inséparable comme chez Marx- mais c'est une étape irremplaçable dans l'unique voie de conquête réelle de la conscience qui, dans les formes de classe, se construit en grands et espacés déchirements révolutionnaires, et qui aura un libre développement seulement dans la société sans classe (...) Eh bien, ces mythes et ces mystiques étaient révolution; le respect et l'admiration que nous avons pour eux, en tant que luttes qui constituaient les rares et lointains mouvements en avant par lesquels la société humaine a progressé, ne sont pas, en nous, diminués du fait que leurs formulations sont caduques et celles de notre doctrine sont d'une toute autre texture."
> (Bordiga - Commentaires des manuscrits de 1844)

Sans qu'aucunement ces phénomènes soient compris consciemment, l'homme primitif leur trouve une solution, une raison mystique, mais cette mystification n'est pas extérieure à leur vie, n'est pas inhumaine, la réalité est seulement déformée, mystifiée par les limites mêmes de l'homme primitif. Cette aliénation a encore un caractère humain. Les représentations de la vie primitive -devenue avec la valeur ce que l'on appelle "l'art"- même déformées par la mystique ne sont pas encore totalement séparées de la vie même, "l'art" n'est pas encore la représentation morte d'une survie et ce parce qu'il existe encore <u>un art de vivre</u>.

La dissolution de la communauté en même temps qu'elle entraîne la séparation entre les hommes, entraîne toutes les séparations, l'aliénation devient purement inhumaine. Au plus vont se développer les différents types de sociétés de classes, au plus va se développer le déssaisissement de l'homme, sa dépossession matérielle et donc celle de sa conscience.

> "Dans la forme de l'échange, de la monnaie et des classes, le sens de la pérennité de l'espèce disparaît tandis que surgit le sens ignoble de la pérennité du pécule, traduite dans l'immortalité de l'âme qui contracte sa félicité hors de la nature avec un dieu usurier qui tient cette banque odieuse. Dans ces sociétés qui prétendent s'être haussées de la barbarie à la civilisation, on craint la mort personnelle et on se prosterne devant des momies, jusqu'aux mausolées de Moscou, à l'histoire infâme."
> (Bordiga - "A Janitzio on n'a pas peur de la mort")

*

* *

II. REIFICATION ET CAPITALISME

La domination mondiale du capitalisme se différencie radicalement de tous les modes de production qui l'ont précédé par son essence universelle, condition de l'unification de l'histoire de l'humanité. Le capitalisme n'est pas produit de la simple succession linéaire des modes de production qui l'ont précédé dans telle ou telle zone géographique, il a comme présupposé le marché mondial. C'est pourquoi le mode de production capitaliste est le premier mode de production mondial. Lui seul détruit et unifie tous les autres modes de production qui coexistaient antérieurement (féodalisme, esclavagisme, mode de production asiatique, ...) en même temps qu'il rend possible et nécessaire le communisme. Le capitalisme résume ainsi et simplifie les antagonismes de classes qui ont fait toute la préhistoire humaine; la contradiction fondamentale est maintenant celle entre capitalisme et communisme, entre bourgeoisie et prolétariat.

Dans cette contradiction, le prolétariat est le pôle négateur, il est le parti de la destruction. Et, autant le capitalisme résume l'histoire des classes dominantes, autant le prolétariat résume et rend possible le combat de toujours des classes exploitées (cf. Spartacus, T. Münzer, les anabatistes, les enragés, les niveleurs, ...) (4). C'est pourquoi, comme le dit Marx, si "la classe possédante et la classe prolétarienne représentent le même état d'aliénation de soi de l'homme", c'est le prolétariat seul qui incarne, qui personnifie, dans la déchéance, la révolte contre cette déchéance, la"révolte à laquelle il est poussé nécessairement par la contradiction entre sa nature humaine et sa vie réelle qui constitue la négation manifeste et décisive de cette nature" (La Sainte Famille - 1845).

Le capitalisme qui clôture le cycle de la valeur (en généralisant au monde entier la production marchande=formule A-M-A') libère le serf de sa dernière entrave, l'attache à la glèbe, mais, en même temps qu'il le libère de cette attache à la terre, il rompt le dernier lien qui rattachait encore l'homme à la nature et qui permettait en plus à l'homme de subsister puisque dans le rapport social féodal par exemple, une partie de la force de travail du serf revenait à lui-même, l'autre revenant à son seigneur. Il ne reste plus au serf libéré c'est-à-dire au prolétaire moderne, comme seule propriété, que sa force de travail et ses enfants (5).

> "La lumière, l'air etc... la propreté animale la plus élémentaire cessent d'être un besoin pour l'homme. La crasse, cette corruption, cette putréfaction de l'homme, ce cloaque -au sens littéral- de la civilisation, l'incurie totale et contraire à la nature, la nature putride deviennent l'élément où il vit."
> (Marx - Manuscrits de 1844)

(4) Bien entendu, c'est uniquement le prolétariat qui peut réaliser ce vieux projet de l'humanité; les communistes du passé étant eux tournés vers le passé, vers la redécouverte de la vieille communauté disparue (cf. la cité du soleil de Spartacus) et n'avaient pas encore la possibilité matérielle d'imposer la nouvelle communauté humaine, le communisme intégral.

(5) C'est de cette constatation que vient étymologiquement le mot prolétaire: de prole=enfant, qui ne possède en propre que ses enfants.

C'est dans et par ce dénuement total que le prolétariat trouve sa force destructive; n'ayant rien à perdre, il a tout à gagner. Comme le disait Lénine: "Ce que nous voulons: tout". Nous retrouvons ici, dans l'atomisation extrême du "citoyen prolétaire", dans sa "libération", la base de la communauté du capital, la négation des classes: la démocratie (6).

> "La société féodale se trouva décomposée en son fond, l'homme mais l'homme tel qu'il en était réellement le fond, l'homme égoïste. Or, cet homme, membre de la société bourgeoise est la base, la condition de l'Etat politique. L'Etat l'a reconnu à ce titre dans les droits de l'homme. Mais la liberté de l'homme égoïste et la reconnaissance de cette liberté est plutôt la reconnaissance du mouvement effréné des éléments spirituels et matériels qui en constituent la vie. L'homme ne fut donc pas émancipé de la religion; il reçut la liberté religieuse. Il ne fut pas émancipé de la propriété; il reçut la liberté de la propriété. Il ne fut pas émancipé de l'égoïsme de l'industrie; il reçut la liberté de l'industrie."
> (Marx - La question juive - 1843)

L'émancipation, la libération réalisée par la société bourgeoise est donc la liberté de se faire pleinement exploiter; la dépossession complète du prolétaire est sa liberté de devoir,-pour ne pas crever, vendre sa force de travail. C'est dans cet acte contraint et forcé de vente/achat de la force de travail humaine que se trouve achevé le processus historique de déshumanisation. L'aliénation/extraénisation est totale; l'homme n'est plus qu'une simple marchandise, une chose morte. L'aliénation de l'homme est le travail salarié, le travail aliéné, l'aliénation du travail. C'est cet acte de vente -échange marchand- qui sépare totalement l'ouvrier, le producteur, des moyens de production. Il est obligé de se vendre pour pouvoir se mettre en valeur auprès de moyens de production étrangers et extérieurs à lui bien que ceux-ci ne sont en fait que du travail humain cristallisé.

> "L'ouvrier met sa vie dans l'objet. Mais alors celle-ci ne lui appartient plus, elle appartient à l'objet. Donc, plus cette activité est grande, plus l'ouvrier est sans objet. Il n'est pas ce qu'est le produit de son travail. Donc, plus ce produit est grand, moins il est lui-même. L'extraénisation de l'ouvrier dans son produit signifie non seulement que son travail devient un objet, une existence extérieure, mais que son travail existe en dehors de lui, indépendamment de lui, étranger à lui, et devient une puissance autonome vis-à-vis de lui, que la vie qu'il a prêtée à l'objet s'oppose à lui, hostile et étrangère."
> (Marx - Manuscrits de 1844)

Le produit du travail est donc un objet étranger à l'ouvrier et qui le domine. Ce n'est pas l'ouvrier qui domine la machine, c'est le capital, c'est le rapport social, l'esclavage salarié, qui domine totalitairement la vie de l'ouvrier. Ainsi le rapport social capitaliste apparaît lui aussi comme une puissance extérieure, étrangère, "naturelle" en quelque sorte, qui domine le prolétaire et qui, de plus, se présente comme éternel. L'aliénation du travail s'exprime en plus en ceci que le travail

(6) Nous renvoyons sur ce sujet nos lecteurs à nos textes: "Fasciste ou anti-fasciste, la dictature du capital c'est la démocratie" dans Le Communiste n°9 et "Contre le mythe des droits et des libertés démocratiques" dans Le Communiste n° 10/11.

n'est pas pour l'ouvrier un besoin naturel auquel il se soumet volontairement, au contraire, c'est l'unique moyen qui lui est laissé pour satisfaire ses besoins vitaux. La lutte historique des prolétaires contre l'aliénation capitaliste est la lutte des prolétaires contre le travail (7).

> "Le caractère extérieur à l'ouvrier du travail apparaît dans le fait qu'il n'est pas son bien propre, mais celui d'un autre, qu'il ne lui appartient pas, que dans le travail l'ouvrier ne s'appartient pas lui-même, mais appartient à un autre. Il est la perte de lui-même."
> (Marx - Manuscrits de 1844)

Mais c'est cette "perte de lui-même" qui donne en même temps à l'ouvrier la possibilité matérielle de prendre conscience de cette perte de lutter, de détruire ce système d'esclavage salarié.

> "En d'autres termes, la métamorphose de l'ouvrier en simple objet du processus de production capitaliste s'effectue, certes objectivement, par le mode de production capitaliste (par opposition à l'esclavage et au servage) par le fait que le travailleur est contraint d'objectiver sa force de travail par rapport à l'ensemble de sa personnalité et de la vendre comme une marchandise lui appartenant. En même temps, cependant, la scission qui naît, précisément ici, dans l'homme s'objectivant comme marchandise, entre objectivité et subjectivité, permet que cette situation devienne consciente. Dans les formes sociales antérieures et plus "naturelles", le travail est déterminé "immédiatement comme fonction d'un membre de l'organisme social" (Marx - Contribution à la critique de l'économie politique); dans l'esclavage et le servage, les formes de domination apparaissent comme "ressorts immédiats du processus de production", ce qui interdit aux travailleurs, enfoncés avec la totalité indivisée de leur personnalité, dans de tels ensembles de parvenir à la conscience de leur situation sociale. Au contraire, "le travail qui se présente dans la valeur d'échange est présupposé comme le travail de l'individu particulier et isolé. Il devient social en prenant la forme de son opposé immédiat, la forme de la généralité abstraite. (...) Avant tout, l'ouvrier ne peut prendre conscience de son être social que s'il prend conscience de lui-même comme marchandise. Son être immédiat le place, ainsi que nous l'avons montré, comme objet pur et simple dans le processus de production. Cette immédiateté étant la conséquence de multiples médiations, on commence à voir clairement tout ce qu'elle présuppose, et ainsi les formes fétichistes de la structure marchande commencent à se décomposer: dans la marchandise l'ouvrier se reconnaît lui-même et reconnaît ses propres relations au capital. Tant qu'il est pratiquement incapable de s'élever au-dessus de ce rôle d'objet, sa conscience est la conscience de soi de la marchandise, ou, en d'autres termes, la connaissance de soi, le dévoilement de soi de la société capitaliste fondée sur la production et le trafic marchands."
> (Lukacs G. - La réification et la conscience du prolétariat)

Cette longue citation explique le processus permanent et tendanciel qui va de la "conscience de soi de la marchandise" chez le prolétaire atomisé, de la "non-classe", à la constitution de la classe en "classe pour soi", en classe consciente et organisée en parti (8).

(7) Cf. notre texte "A bas le travail" dans Action Communiste n°4.

Nous avons donc vu que ce qui caractérise essentiellement le mode de production capitaliste c'est que:

> "En premier lieu, il produit des marchandises. Mais ce qui le distingue des autres modes de production, ce n'est pas de produire des marchandises, c'est plutôt ceci: le caractère dominant et décisif de cette production est d'être une production de marchandises Cela implique en premier lieu que l'ouvrier lui-même apparaît uniquement comme vendeur de marchandises, et partant comme ouvrier salarié libre, donc que le travail apparaît essentiellement en tant que travail salarié ... Les agents principaux de ce mode de production, le capitaliste et l'ouvrier salarié, sont comme tels uniquement des incarnations, des personnifications du Capital et du Travail salarié."
> (Marx - Le Capital)

C'est donc la marchandise qui détermine la vie; pour exister sous le capitalisme, tout doit prendre la caractéristique de marchandise, c'est-à-dire la qualité d'échangeabilité: avoir une valeur d'échange (9) en plus du support qu'est la valeur d'usage. La force de travail humaine devient donc quelque chose d'étranger à l'homme, devient une marchandise, devient une simple chose morte, inhumaine; c'est l'objectivation. Il en résulte que, pour les prolétaires:

> "Les rapports de leurs travaux privés apparaissent ce qu'ils sont, c'est-à-dire non des rapports sociaux immédiats des personnes dans leurs travaux mêmes, mais bien plutôt des rapports objectifs de personnes et des rapports sociaux entre choses."
> (Marx - Le Capital)

Sous le capitalisme, l'homme n'est que ce qu'il apporte, que ce qu'il possède comme valeur à échanger. C'est l'argent qui occupe entièrement la place de la communauté car la seule chose de commun entre les hommes est leur possession plus ou moins grande d'argent. C'est l'argent qui relie les êtres séparés, extraénisés; leur relation est entièrement inhumaine, elle est monétaire. C'est sous la forme d'argent que le capital est apparu historiquement. L'argent est la médiation universelle, tout doit passer -devenir- argent (cf. Marx - "Grundrisse", chapitre de l'argent). Un exemple de cette communauté de l'argent est le mariage où, au-delà des discours sur l'amour fou et le coup de foudre, la réalité n'est que la mise

(8) La situation extrême du prolétariat en tant que "non-classe" est celle de son existence unique "pour le capital", sa totale atomisation, sa dissolution dans le peuple. La domination intégrale de la contre-révolution dans la démocratie purifiée -fasciste ou antifasciste- est parvenue presque entièrement à réaliser cet état de négation des classes dans la période préludant à la seconde guerre mondiale (cf. les travaux de Bilan). Pour notre part, nous utilisons préférentiellement le concept de "non-classe" à celui "plus classique" de "classe en soi" pour mieux indiquer justement que la différence entre "classe en soi" et "classe pour soi" exprime d'une part l'inexistence du prolétariat en tant que classe révolutionnaire -classe au plein sens du terme càd organisée en parti- et d'autre part son affirmation comme telle. Nous développerons prochainement ces questions dans celle dite "du parti".

(9) Nous distinguons évidemment ici la forme que prend la valeur sous le capitalisme: la valeur d'échange, de la substance de la valeur: le travail abstrait.

en commun et sous contrat d'argent ... de misère. "L'argent étant lui-même la communauté, il ne peut en tolérer d'autres en face de lui". (Marx)

L'ouvrier se présente donc comme propriétaire de la marchandise force de travail et se vend lui-même comme chose avec elle. Le processus d'extraénisation est par conséquent double; il se manifeste d'abord dans la séparation des forces humaines et des produits du travail de leurs créateurs et ensuite dans leur autonomisation; la conséquence en est la domination de l'homme par la forme matérielle, objective, de son propre travail (10). Le caractère fétichiste de la marchandise est ainsi dévoilé: tous les rapports sociaux, humains doivent prendre sous le capitalisme, la caractéristique de marchandise (11) et apparaissent ainsi comme un rapport entre choses mortes, non-humaines.

> "Ainsi le rapport social des producteurs au travail d'ensemble apparaît comme un rapport social extérieur à eux, entre objets. (...) C'est seulement un rapport social déterminé des hommes entr'eux qui revêt ici pour eux la forme fantastique d'un rapport des choses entre elles. (...) C'est ce qu'on peut nommer le fétichisme attaché aux produits du travail, dès qu'ils se présentent comme des marchandises, fétichisme inséparable de ce mode de production."
> (Marx - Le Capital)

La caractéristique générale du mode de production capitaliste réside donc dans le fait que les rapports de production entre les hommes ne s'établissent pas seulement pour des choses mais aussi et surtout <u>au moyen des choses</u>. La marchandise (et son caractère fétichiste) étant la médiation obligée de toute production, tous les rapports entre hommes et en particulier les rapports entre prolétaires et bourgeois, se trouvent ainsi voilés, mystifiés, <u>chosifiés</u>. La forme générale de ce phénomène est <u>la réification</u>. Et ce rapport entre hommes <u>réifiés</u> est lui-même représenté sous un rapport personnifié -personnification des rapports de production capitaliste- dans d'une part le capitaliste et d'autre part le prolétaire; tous deux expressions du rapport social bourgeois.

> "L'économie ne traite pas de choses, mais de rapports entre personnes et, en dernière instance, entre classes; or ces rapports sont toujours liés à des choses et apparaissent comme des choses."
> (Engels - A propos de la critique de l'économie politique de Marx)

Nous allons décomposer artificiellement, en deux temps, le processus global de réification afin de mieux saisir les différents mais indissociables éléments qui le composent:

A) La réification est le processus par lequel les rapports de production capitaliste (qui détermine des rapports entre les hommes, entre essentiellement capitalistes et prolétaires) confèrent une forme sociale déterminée ou des caractéristiques sociales déterminées aux choses par l'intermédiaire desquelles les hommes entrent dans des rapports mutuels. C'est <u>la chosification</u>.

---

(10) Sur l'ensemble de ces questions nous renvoyons le lecteur au livre non exempt de critiques "Les superstructures idéologiques dans la conception matérialiste de l'histoire" de F. Jakubowski.

(11) La première phrase du "Capital" synthétise déjà toute cette réalité: "Le mode de production capitaliste s'annonce comme "une immense accumulation de marchandises". (Marx)

B) Ce qui permet au propriétaire des choses ayant une forme sociale déterminée, d'apparaître sous la forme personnifiée de capitalistes et d'entrer dans des rapports de production concrets avec d'autres hommes. C'est la personnification.

En d'autres termes, sous le mode de production capitaliste, les rapports entre les hommes doivent prendre le caractère général de marchandise -valeur d'échange, échangeabilité- et deviennent donc des rapports réifiés, des rapports entre choses -vente de la force de travail contre un salaire-. Mais, ces mêmes rapports réifiés devenus choses extérieures, dominatrices (du simple fait que ces choses semblent avoir des propriétés "en soi") se trouvent eux-mêmes personnifiés par les capitalistes, représentants "vivants" d'un rapport entre choses mortes. "Le capitaliste est du capital personnifié" (Marx - Le Capital). Le "comble" du caractère fétichiste de la marchandise se trouve évidemment dans la valeur qui s'engendre elle-même, dans l'argent qui enfante l'argent. L'argent prend la qualité inhumaine, "en soi" d'engendrer encore plus d'argent comme le pommier engendre des pommes. L'ensemble du processus est obturé, la réification est parfaite; il ne reste plus rien de l'homme. C'est le règne des choses: argent, machines, travail, loisirs, ... capital. C'est le règne de la mort.

La réification des rapports de production retrouve ainsi la place centrale que lui donnait déjà Marx dans sa théorie de la valeur, dans sa "nécrologie du mode de production capitaliste": Le Capital.

> "La nature de la marchandise implique (...) la réification (Verdinglichung) des conditions sociales de production et la personnification (Versubjektivierung) des bases matérielles de la production; voilà ce qui caractérise le mode de production capitaliste dans son ensemble."
> (Marx - Le Capital - Livre III)

Toute "l'oeuvre" des économistes "marxistes" va évidemment être de séparer "l'analyse objective et scientifique du capital" des restes de "philosophie hegelienne" -la question centrale de la réification- qui obscurciraient encore l'analyse. Cette falsification a comme unique fonction d'essayer de prouver que l'oeuvre gigantesque de Marx n'est qu'une simple analyse -biologie- du capital et non la démonstration implacable ("le terrible missile") de l'inévitable écroulement catastrophique du capitalisme, de sa destruction violente par la personnification de toute la misère humaine: le prolétariat qui, de ce fait, libère l'humanité du règne de la nécessité et l'homme de l'aliénation.

> "Les économistes vulgaires qui ne comprennent pas que le procès de "personnification des choses" ne peut être compris que comme résultat du procès de "réification des rapports de production" entre les hommes, considèrent les caractéristiques sociales des choses (la valeur, l'argent le capital, etc.) comme des caractéristiques naturelles qui appartiennent aux choses elles-mêmes. La valeur, l'argent, ... ne sont pas considérés comme des expressions de rapports humains "liés" à des choses, mais comme les caractéristiques directes des choses elles-mêmes, caractéristiques qui sont "directement entremêlées" avec leurs caractéristiques naturelles, techniques. C'est là la cause du fétichisme de la marchandise qui est caractéristique de l'économie vulgaire et de la conception courante des agents de la production limités par l'horizon de l'économie capitaliste. Telle est la cause de "la réification des rapports sociaux, de l'imbrication immédiate des rapports de production matériels avec leur détermination historico-sociale"."

(Le Capital, Livre III cité par Isaak I. Roubine dans ses Essais sur la théorie de la valeur de Marx, édition maspéro)

Il nous fallait donc resituer la théorie de la réification au centre même de la totalité que constitue le marxisme, que constitue "la théorie des conditions de libération du prolétariat" (Engels). Réintroduire cette conception fondamentale que le moteur même de la libération humaine est le fait que le prolétairat est lui-même complètement extraénisé, complètement dominé et soumis par un amassement monstrueux d'objets sans vie -expression du fait que sa vie est sans objet-, nous permet de comprendre et de décrire ce que sera le communisme intégral.

III. LE COMMUNISME INTEGRAL: LA COMMUNAUTE HUMAINE MONDIALE

La compréhension vulgaire méprise toujours le communisme au profit de l'immédiateté c'est-à-dire au profit de la domination du capital. Toujours, la révision va se faire, justifiée par de "nouvelles conditions", par des "cas particuliers", par des "changements dans l'évolution du capital", sans jamais comprendre que ce qui définit notre mouvement, ce qui définit la lutte ouvrière n'est pas tel ou tel changement circonstanciel dans la domination du capital, mais directement et de manière invariante, le communisme. C'est seulement en se plaçant du point de vue du communisme que les révolutionnaires peuvent transformer la réalité dans son sens. C'est la totalité du cycle historique, de la communauté naturelle au communisme intégral, qui détermine le programme révolutionnaire que la classe ouvrière appliquera. Ce mouvement se déroule sous nos yeux, c'est la négation du capitalisme par le prolétariat qui, se niant lui-même -négation de la négation- réalise la communauté humaine. C'est pourquoi, toute l'oeuvre de Marx comme de tous les révolutionnaires est aussi description du communisme. Cette description du communisme est à la fois description de ce que l'humanité sera historiquement contrainte de réaliser -la communauté humaine- et description de l'action concrète du prolétariat, du mouvement communiste qui imposera le communisme. Il est donc aussi description de la nouvelle communauté dans sa préfiguration actuelle: le parti. Marx décrivait classiquement le communisme comme:

> "L'essence de l'homme n'est autre que la vraie communauté, les hommes en affirmant leur être créent et produisent la communauté humaine, sociale, laquelle n'est pas une puissance abstraitement universelle opposée aux individus particuliers, mais leur propre être, leur propre activité, leur propre vie, leur propre esprit, leur propre richesse."
> (Marx - Manuscrits de 1844)

Ainsi définie la communauté humaine, la "vraie communauté", nous pouvons mieux comprendre le caractère fictif (12) de la communauté du capital, d'une pseudo communauté d'hommes, d'une réelle communauté d'hommes extraénisés, d'hommes étrangers à eux-mêmes.

(12) Si nous définissons la communauté du capital comme une communauté fictive, cela signifie pour nous qu'elle est fictive en tant que communauté, en tant "qu'essence de l'homme", mais qu'elle est entièrement réelle en tant que "communauté" de citoyens atomisés, en tant que non-communauté humaine. La communauté fictive du capital existe, c'est pourquoi il nous faut la détruire.

"Dire que l'homme est étranger à lui-même, c'est dire que la société de cet homme extraénisé est la caricature de la véritable communauté, la caricature de sa vraie vie générique; c'est dire que son activité lui est devenue un tourment, que sa création propre lui apparaît comme une puissance étrangère, sa richesse comme pauvreté, le lien essentiel qui le rattache à autrui comme lien inessentiel; c'est dire que la séparation d'avec autrui lui apparaît comme sa vraie vie, que sa vie est le sacrifice de sa vie, que la réalisation de son être est devenue l'anéantissement de sa vie, que sa production est la production de son néant, que son pouvoir sur l'objet est la domination de l'objet sur lui. C'est dire que, maître de sa création, l'homme apparaît comme son esclave."
(Marx - Manuscrits de 1844)

Et comme nous l'avons vu, de la négation du capitalisme par le prolétariat se niant lui-même, Marx tire la description positive du communisme:

"Le communisme, abolition positive de la propriété privée, autoextraénisation humaine, et par conséquent appropriation effective de l'essence humaine par l'homme et pour l'homme; donc retour total de l'homme pour soi en tant qu'homme social, c'est-à-dire humain, retour conscient et à l'intérieur de toute la richesse du développement effectué jusqu'à lui, de l'homme pour soi en tant qu'homme social c'est-à-dire humain."

"Ce communisme en tant que naturalisme achevé = humanisme, en tant qu'humanisme achevé = naturalisme, il est la vraie solution de l'antagonisme entre l'homme et la nature, entre l'homme et l'homme, la vraie solution de la lutte entre existence et essence, entre objectivation et affirmation de soi, entre liberté et nécessité, entre individu et genre. Il est l'énigme résolue de l'histoire et il se connaît comme cette solution."

Le communisme signifie la réalisation de l'espèce humaine, signifie la destruction de l'infâme et mesquin individu bourgeois: "Le communisme supprime l'individu pour réaliser l'être humain" (Le Communiste n°9) (13).

Avec la suppression de l'individu singulier au profit de l'espèce disparaît l'égoïsme:

"Le besoin ou la jouissance ont perdu de ce fait leur nature égoïste et la nature a perdu sa simple utilité, car l'utilité est devenue l'utilité humaine."
(Marx - Manuscrits de 1844)

Toutes les séparations disparaissent avec la disparition de la propriété privée, des classes, de l'argent, du travail, de l'Etat (et de tous ses appareils: justice, écoles, armés, églises, ...) mais aussi la structure basique de la société bourgeoise: la famille (avec sa panoplie hypocrite de cocus, de prostituées et autres amants) pour faire place à une communauté humaine assumant collectivement l'ensemble de la vie et la reproduction de l'espèce.

"Nous avons le droit de faire suivre les thèses économiques séculaires; pas de salaire, par d'argent, pas d'échange, pas de valeur, des thèses tout aussi séculaires et originales: pas de Dieu, pas d'Etat, pas de famille."
(Bordiga: tables immuables de la théorie communiste)

En ce sens l'amour n'est plus comme nous le "connaissons" aujourd'hui la fusion de deux êtres atomisés (fusion qui signifie leur non-existence) mettant leur misère et leur angoisse en commun mais assouvissement et développement de tous les désirs, pulsions, envies, besoins, ... de l'homme social.

> "Dans le communisme non monétaire, l'amour aura, en tant que besoin, le même poids et le même sens pour les deux sexes et l'acte qui le consacre réalisera la formule sociale que le besoin de l'autre homme est mon besoin d'homme, dans la mesure où le besoin d'un sexe se réalise comme un besoin de l'autre sexe."
> (Bordiga - Commentaires sur les manuscrits de 1844 de Marx)

> "J'aurais aussi la joie d'avoir été pour toi le médiateur entre toi-même et le genre humain, donc d'être connu et ressenti par toi-même comme un complément de ton être et une partie nécessaire de toi-même; donc de me savoir affirmé aussi bien dans ta pensée que dans ton amour.
> J'aurais la joie d'avoir créé par ma manifestation vitale individuelle ta propre manifestation vitale d'avoir donc affirmé et réalisé directement, dans mon activité individuelle, ma véritable essence, mon être humain, mon être social."
> (Marx - Manuscrits de 1844)

De la même manière, le temps sous le capitalisme est un des monstres qui nous dévorent quotidiennement et ce du fait que le temps est la mesure de la valeur; c'est le temps qui quantifie la valeur. Sous le capital, le temps est la seule mesure sociale, c'est l'étalon par lequel on calcule notre non-vie. Tout est déterminé par le temps de travail; et comme le dit la formule célèbre: "Le temps c'est de l'argent". Marx l'exprimait déjà lorsqu'il écrivait:

> "Le temps est tout, l'homme n'est plus rien, il est tout au plus la carcasse du temps."

> "Le balancier de la pendule est devenu la mesure exacte de l'activité relative de deux ouvriers comme il l'est de la célérité de deux locomotives."

Sous le capitalisme, le temps est la mesure de notre perte; nous perdons notre temps à gagner notre survie. Par contre, le communisme sup-

---

(13) Lorsque nous affirmons cette position centrale du communisme révolutionnaire en filiation directe avec les travaux de Bordiga et de Marx -"L'être humain est la véritable Gemeinwesen de l'homme-, nous considérons comme Bordiga que "dans cette construction grandiose l'individualisme économique est éliminé et apparaît l'homme social dont les limites sont les mêmes que celles de la société humaine, mieux, de l'espèce humaine". Mais, cette conception essentielle, impersonnelle et anti-individualiste -l'homme n'existe qu'en tant qu'homme social, qu'en tant qu'espèce humaine- signifie aussi la réalisation totale de l'homme "particulier"; de ce qu'il y a d'humain dans chaque homme. La suppresion de l'individu -au sens borné, stupide et égoïste- signifie la réalisation de l'homme social et donc la totale réalisation de chaque homme "particulier". "Le danger chez Bordiga c'est qu'il maintient sa thèse de la négation de l'individu jusque dans le communisme; en niant finalement l'homme en tant qu'unité, le communisme apparaît dès lors uniquement comme le triomphe de l'espèce." (J. Camatte - Bordiga et la passion du communisme)

primera toute mesure par le temps car il supprimera ce que mesure le temps: la production de valeur. Toutes les décisions allant dans le sens du communisme sont celles qui s'opposent à la loi de la valeur, qui détruisent donc la base du rapport de production capitaliste (14).

> "Dans une société à venir où l'antagonisme des classes aurait cessé, l'usage ne serait plus déterminé par le minimum du temps de production; mais le temps de production qu'on consacrerait à un objet serait déterminé par son degré d'utilité."
> (Marx - Misère de la philosophie)

Le communisme prendra comme base non le temps de travail (=capital) mais le temps disponible, la libre disposition de sa vie et donc du temps; Il ne faudra plus lutter et se battre pour "prendre le temps de vivre" puisque notre vie se déroulera tout le temps.

Reste encore la question de savoir si, pour nous communistes, le communisme signifie "la fin de l'histoire", signifie la réalisation sur terre du paradis céleste que nous promettent tous les curés. Ici comme ailleurs, nous aurons recours aux classiques:

> "Le communisme pose le positif comme négation de la négation, il est donc le moment réel de l'émancipation et de la reconquête de l'homme, un moment nécessaire pour le développement futur de l'histoire. Le communisme est la forme nécessaire et le principe dynamique de l'avenir immédiat, mais le communisme n'est pas en tant que tel ni le but du développement humain, ni la forme de la société humaine."
> (Marx - Manuscrits de 1844)

(14) Nous n'envisageons pas dans le cadre de cet article, l'ensemble de la problématique des "bons de travail" dans la période de transition, proposition éminemment circonstancielle faite par Marx dans sa critique du programme de Gotha. Nous pouvons néanmoins affirmer très sommairement le nécessaire dépassement de la problématique même des bons de travail qui restent entièrement une forme de la mesure du travail extraénisé par le temps. Le communisme intégral se définit au contraire par la suppression du travail et donc de sa mesure. Les mesures immédiates prises par la dictature mondiale du prolétariat devront justement être des mesures allant dans le sens du communisme, allant à l'encontre de la loi de la valeur et donc dans le sens de la suppression du travail dont la diminution radicale du temps de travail est un exemple. Ces mesures, plus qu'introduire un nouveau système de calcul du travail par le temps tels les bons de travail, parce qu'elles s'opposent à la logique du capital, correspondront beaucoup plus à la réappropriation par le prolétariat de l'ensemble du produit social avec, par exemple, des mesures telles la gratuité des transports, des logements, des soins, la distribution de la nourriture, etc. La proposition de Marx -les bons de travail- largement anachronique en regard au développement technologique d'aujourd'hui, avait au moins l'immense mérite de se situer dans une perspective communiste, antagoniquement au développement du capital; ce qu'on ne peut pas dire de tous ses "continuateurs" et "interprètes" pour qui le communisme n'est conçu que comme le capitalisme agrémenté de quelques réformes démocratiques, ...
Sur ce sujet, nous renvoyons le lecteur intéressé au débat entre Bilan et le Groupe des Communistes Internationalistes de Hollande (GIK) dans Bilan n°19 et 20 ainsi qu'au texte "Communisme et mesure par le temps de travail" dans "La guerre sociale" n°1.

Faisant une fois de plus rugir tant les idéalistes que les matérialistes vulgaires, Marx affirme ici que le communisme n'est qu'une société transitoire, qu'il n'est pas la fin de l'histoire mais, au contraire, le début de l'histoire humaine, de l'histoire consciente; ce n'est que la fin de la préhistoire. Le communisme est la suppression des antagonismes de classe et de toutes leurs conséquences. Il n'est pas la suppression de toute contradiction c'est-à-dire de tout mouvement (15). L'humanité sociale sera encore en mouvement, mouvement produit non plus de contradictions de classe, mais, pour la première fois, de nouvelles contradictions enfin humaines. Le communisme est l'ouverture d'une ère nouvelle, c'est la réappropriation par l'humanité de son histoire, de sa conscience en même temps que de l'ensemble de ses richesses.

De l'aliénation naturelle de l'homme primitif à l'extraénisation du citoyen sous le capitalisme, se trouve achevé le cycle des sociétés de classe, le cycle de la conquête de plus en plus aliénée de l'abondance. Le Communisme lui, parce qu'il est "la suprématie de l'homme sur ses conditions de vie" (Marx - Idéologie allemande) abolit l'aliénation.

> "LA SUPPRESSION DE L'ALIENATION NE PEUT ETRE ACCOMPLIE QUE PAR LE COMMUNISME MIS EN PRATIQUE."
> (Marx - Manuscrits de 1844)

(15) Contrairement à Hegel qui, en parfait idéaliste, met fin à sa dialectique et donc à l'histoire (finalité de l'histoire humaine qui serait atteinte par l'idéal représenté par l'Etat allemand), Marx conserve jusqu'au bout la dialectique et l'histoire comme principe directeur et ne fait donc pas du communisme la fin du mouvement, la fin de tout développement humain.

ACTIVITE HUMAINE CONTRE TRAVAIL

"Il ne s'agit pas d'affranchir le travail, mais de le supprimer."

(Karl Marx)

I. Le mot "travail" est la dénomination bourgeoise pour "activité humaine".

Le langage, comme toute sphère de la société bourgeoise, est déterminé par le capital. Le langage est fondamentalement le langage de la classe dominante, le langage bourgeois. On peut définir celui-ci comme la suprématie de l'idéologie bourgeoise s'exerçant dans la manière même de communiquer. Le langage bourgeois est l'échange verbal qui se fait à l'aide des signes offrant le plus de commodités à la perpétuation de la domination de classe de la bourgeoisie. Ainsi, le mode de communication règnant réussit dans une large mesure à nous imposer ses limites. Comme il ne peut s'agir actuellement de réinventer un langage qui ne pourrait être basé que sur une nouvelle compréhension des rapports humains, nous sommes par conséquent continuellement obligés de démasquer la perfidie des mots et de les redéfinir de la même manière que se redéfinissent les concepts.

Le mot "travail" est l'exemple parfait, total de la falsification des consciences humaines. Alors que l'homme s'est toujours défini, exprimé, réalisé au travers de son activité vitale (qu'est-ce que la vie sinon l'activité), alors que la réalisation de l'homme ne peut que passer par la matérialisation de cette activité vitale (la création d'objets, d'idées, ...), le système marchand va enfermer cette activité dans la forme "travail". Le capital universalisera cette forme en en faisant sous son aspect salarié, le rapport dominant la planète. Ainsi, aujourd'hui, en étant l'unique possibilité de survie de l'immense majorité des personnes, la seule manière d'exister pour le prolétariat, la forme "travail" devient aussi l'activité vitale centrale de l'homme, l'activité universelle, celle autour de laquelle tout tourne. Le travail étant devenu l'activité essentielle de l'homme, l'activité la plus importante, la bourgeoisie nous explique l'essence de l'homme comme étant le travail.

Voilà comment le mot "travail" (1) qui ne désigne en fait qu'une forme bien particulière de l'activité humaine résonne aujourd'hui aux oreilles de tout un chacun comme le synonyme complet d'"activité", puisque pour la majorité des hommes, le travail est effectivement devenu dans la réalité,

(1) L'origine étymologique du mot "travail" provient du latin "trepalium" qui signifie "instrument de torture" ! (cf. petit Robert). De même, "labor" signifie "peine".

la totalité de leur activité! Dès lors, "agir" signifie "travailler" et "être actif" se comprend comme "être travailleur", c'est-à-dire d'un bon rendement! L'hypocrisie et le cynisme du langage bourgeois culminent dans des expressions telles que "faire travailler l'argent", image d'une richesse hermaphrodite, se reproduisant de par elle-même, comme si derrière l'argent ne se trouvaient pas les bras, la sueur et le sang de ceux à qui l'on extorque la plus-value, seule source d'enrichissement des capitalistes.

Il faut donc, lorsque l'on parle de "travail", comprendre en quoi l'utilisation de ce terme détermine une catégorie, une forme bien précise de production de l'activité humaine, intrinsèquement liée au système marchand; il faut comprendre le travail comme étant la production de l'activité humaine en tant qu'activité étrangère à l'homme, à la manifestation de sa vie et à la conscience qu'il a de sa vie; c'est l'homme réduit à l'état de travailleur.

II. "Le travail est l'acte d'aliénation de l'activité humaine pratique" (Marx - Manuscrits de 1844)

Le travail n'est pas autre chose que l'expression de l'activité humaine dans le cadre de l'aliénation, l'expression de la manifestation de la vie comme extraénisation (2) de la vie. Le caractère aliéné du travail apparaît de différentes façons et tout d'abord au travers de l'objet créé: celui-ci, en effet, n'appartient pas à l'ouvrier. Alors que le résultat de la production humaine devrait se définir comme la plus haute manifestation de l'individu, comme l'affirmation de l'homme, le moyen de reconnaissance par l'autre de sa propre personne humaine, le travail rend l'homme étranger à son produit, celui-ci lui faisant face et s'opposant à lui. L'ouvrier est déssaisi de l'objet qu'il crée. Contraint de vendre sa force de travail, il met sa vie dans l'objet et cette vie ne lui appartient plus désormais. L'extraénisation du travail est bien la nécessité pour le prolétaire de vendre sa force de travail afin de produire une marchandise qui lui est totalement étrangère. L'ouvrier ne peut tirer aucune satisfaction du résultat de son travail. Quand bien même l'objet créé aurait pour lui un intérêt immédiat, il ne peut pas en jouir; sa réalisation lui est arrachée, elle est soumise aux lois de l'économie marchande. L'absurdité d'un tel état de chose apparaît alors parfois dans toute sa cruelle dimension lorsque des ouvriers travaillant aux pièces par 35°, sans climatisation ni ventilation, apprennent que l'usine pour laquelle ils travaillent produit également des appareils de climatisation vendus avec le slogan: "les températures estivales ne nuiront pas à votre énergie si vous possédez un climatiseur X" !!!

Mais le prolétaire ne s'est pas seulement rendu étranger l'objet de son activité, il s'est rendu étranger son activité elle-même. L'activité productrice ne lui appartient pas non plus en tant qu'activité libre; en effet, le travail est extérieur à l'ouvrier, mais comme il est la seule activité lui permettant de se procurer les moyens de subsistance en système capitaliste, il est bien obligé, pour survivre, de s'y soumettre. Le travail est donc l'activité non libre par excellence, il ne peut être que contraint et forcé.

(2) En ce qui concerne la définition de l'extraénisation, voir l'article précédent: "De l'aliénation de l'homme à la communauté humaine".

"Le caractère étranger du travail apparaît nettement dans le fait que, dès qu'il n'existe pas de contrainte physique ou autre, le travail est fui comme la peste."
(Marx - Manuscrits de 1844)

En travaillant l'ouvrier ne s'affirme donc pas, mais se nie. De la même manière qu'il met sa vie dans l'objet et qu'il en est dépossédé, il abandonne son existence à l'activité de production de cet objet.

"Si donc le produit du travail est l'aliénation, la production elle-même doit être aliénation en acte, déssaisissement de l'activité, l'activité du déssaisissement. L'aliénation de l'objet du travail n'est que le résumé de l'aliénation, de l'extraénisation, dans l'activité du travail elle-même."
(Marx - Manuscrits de 1844)

Le travail, l'acte de production en système capitaliste, devient donc pour l'ouvrier, l'activité en tant que passivité, la force en tant qu'impuissance; chaque jour, huit heures d'activité absurde, contraire à l'essence et à la raison humaines; l'aliénation de soi comme plus haut, l'aliénation de la chose.

Perte de soi, perte de l'objet, reste encore la perte de l'autre. Le travail aliéné rend étranger à l'homme le genre humain (3). Il sépare la vie individuelle de la vie générique. Ce qui distingue l'homme de l'animal est que ce dernier s'identifie directement avec son activité vitale, "il est cette activité. L'homme fait de son activité vitale, l'objet de sa volonté et de sa conscience. Il a une activité vitale consciente" (Marx - Manuscrits de 1844). L'activité vitale de l'homme devenant travail aliéné dans le système marchand, le rapport se renverse dans la mesure où l'ouvrier est obligé de faire de son activité vitale consciente, un simple moyen de subsistance, un moyen d'exister. Alors que cette activité vitale consciente se doit d'être l'expression de l'homme en tant qu'élaboration par l'homme d'un monde objectif dans lequel il peut se contempler, se reconnaître, cette production étant sa vie générique active, comme reconnaissance des hommes entre eux, le travail aliéné réduit l'activité vitale de l'homme à la simple production de richesses; il fait de l'activité de l'homme un simple moyen de subsister.

"La conscience que l'homme a de son genre se transforme donc du fait de l'extraénisation, de telle façon que la vie générique devient pour lui un moyen."
(Marx - Manuscrits de 1844)

Le travail rend l'homme étranger à lui-même, à son être générique et donc à l'autre, à l'homme en face de lui.

" Ce qui est vrai du rapport de l'homme à son travail, au produit de son travail et à lui-même, est vrai du rapport de l'homme à l'autre ainsi qu'au travail et à l'objet du travail de l'autre. D'une manière générale, la proposition que son être générique est rendu étranger à l'homme signifie qu'un homme est rendu étranger à l'autre comme chacun d'eux est rendu étranger à l'essence humaine."
(Marx - Manuscrits de 1844)

(3) il faut comprendre le genre comme l'homme se comprenant en tant qu'Homme, la conscience que l'individu humain peut avoir de l'espèce humaine.

Cette conscience du genre humain, conscience de l'espèce, de l'autre est détruite sous le capital. Les manifestations de solidarité de classe sont la trace et l'ébauche de ce qu'est cette conscience générique de l'homme: l'homme qui comprend que ses intérêts propres passent par ceux de la communauté, l'être humain qui comprend la satisfaction de ses besoins et de ses désirs au travers de la jouissance de l'être collectif.

III. L'abolition du travail s'exprime sous la forme politique de l'émancipation du prolétariat.

Nous venons de voir en quoi l'être humain aliéné par le travail, ne s'appartient plus. Mais s'il ne s'appartient plus, il se doit dès lors d'appartenir à quelqu'un d'autre. Si l'activité humaine devient tourment pour l'ouvrier, c'est qu'elle est nécessairement jouissance d'un autre. Au travers du travail aliéné, l'homme ne crée pas seulement un rapport étranger à son produit et à sa production, il engendre également la domination de celui qui ne produit pas, domination qui s'exerce sur son produit, sur son activité productrice et sur lui-même.

Rien ne justifie aujourd'hui que l'activité humaine reste emprisonnée, aliénée, extraénisée, dans la forme "travail", si ce n'est l'intérêt de la classe dominante; le profit que tire la bourgeoisie de sa domination l'empêche de voir plus loin que ses propres intérêts égoïstes. La classe sociale qui libérera l'humanité du travail extraénisé ne peut être que celle qui en subit le plus les effets néfastes, l'émancipation universelle de l'homme dépend de l'émancipation du prolétariat car cette dernière classe concentre dans son rapport à la production, TOUT l'asservissement de l'homme.

> "Une classe aux chaînes radicales, une classe de la société civile qui ne soit pas une classe de la société civile; un ordre qui soit la dissolution de tous les ordres, une sphère qui possède, par ses souffrances universelles, un caractère universel, qui ne revendique pas un droit particulier parce qu'on n'a pas commis envers elle une injustice particulière, mais l'injustice pure et simple, qui ne peut provoquer à un titre historique, mais seulement à un titre humain, qui ne soit pas en opposition unilatérale avec les conséquences, mais en opposition globale avec les présuppositions de la forme de l'Etat, une sphère enfin qui ne peut s'émanciper sans s'émanciper de toutes les autres sphères et par là les émanciper toutes, qu'en un mot, elle soit la perte totale de l'homme et ne puisse se reconquérir qu'à travers la réacquisition complète de l'homme. La dissolution de la société en tant qu'état particulier, c'est le prolétariat."
> (Marx - Critique de la philosophie du droit de Hegel)

C'est donc au prolétariat organisé en classe et donc en parti, que revient la tâche historique de libérer l'humanité du travail et de résoudre une fois pour toutes les antagonismes entre l'homme et la nature, entre l'homme et l'homme, entre son activité et sa jouissance, entre l'individu et l'espèce.

IV. A BAS LE TRAVAIL!

A la suite de ce développement, on peut peut-être se rendre plus facilement compte en quoi les mots d'ordre syndicalistes et gauchistes de

"droit au travail" et de "garantie de l'emploi", sont éminemment réactionnaires et utopiques. Les prolétaires savent que le travail en système capitaliste est le seul moyen de subvenir à leurs besoins et qu'en ce sens, ne pas avoir de travail signifie très clairement crever. On en voudra pour preuve les milliers d'êtres humains assassinés de faim chaque jour. Il faut donc comprendre l'exigence d'un emploi par l'ouvrier comme l'exigence d'une possibilité de se nourrir, de se vêtir et de se reproduire, lui et sa famille. Mais revendiquer du travail pour tous au sein du système bourgeois, c'est faire croire que cela est possible, c'est nier le caractère catastrophique du capitalisme, son non-contrôle sur le mouvement qu'il engendre. Les communistes savent que la revendication de travail pour tous est utopique et ils en prennent pour preuve évidente que si le capital n'est pas parvenu à réaliser le plein emploi au niveau mondial en période de prospérité, on voit mal comment il pourrait satisfaire cette demande en pleine période de crise. Le mot d'ordre est réactionnaire car il correspond à une vue idéalisée du système en place; c'est la négation de la nature contradictoire du capital qui, s'il développe le travail ne peut que développer le chômage, c'est-à-dire le travail au degré zéro; la nature de la dictature du capital est la richesse engendrant la misère. Tous les "économistes" et autres idéologues du travail tenteront de nous expliquer en quoi le travail est nécessaire parce qu'ils confondent production de marchandises et richesses sociales. C'est là la plus haute hypocrisie que de tenter de nous présenter le travail comme étant l'unique source de richesse. Nous définissons le travail, en tant qu'activité aliénée, extraénisée, comme la perte de l'homme.

> "Le travail lui-même, non seulement dans les conditions présentes mais en général dans la mesure où son but est le simple accroissement de la richesse, je dis que le travail lui-même est nuisible et funeste."
> (Marx - Manuscrits de 1844)

Au lieu du mot d'ordre réactionnaire, "un salaire équitable pour une journée de travail équitable", Marx nous disait déjà d'inscrire le mot d'ordre révolutionnaire: "abolition du salariat". De la même manière, à la place des revendications de "travail pour tous", nous opposerons le mot d'ordre invariant du programme communiste: "à bas le travail"!

V. Travail, loisirs et communisme.

> "Dans toutes les révolutions antérieures, le mode d'activité restait inchangé et il s'agissait seulement d'une autre distribution de cette activité, d'une nouvelle répartition du travail entre d'autres personnes, la révolution communiste par contre, est dirigée contre le mode d'activité antérieur, elle supprime le travail et abolit la domination de toutes les classes en abolissant les classes elles-mêmes."
> (Marx - L'idéologie allemande)

Le communisme détruit le mode d'activité spécifique au système capitaliste: le travail, essence de la propriété privée. En même temps qu'il supprime le travail, il supprime l'organisation des loisirs en tant que complément indispensable au travail aliéné. Il faut comprendre par loisir, le temps donné au prolétaire pour refaire sa force de travail. Tout comme le salaire représente l'entretien de l'ouvrier et ne peut être considéré que comme le "graissage" nécessaire à la continuité d'un bon fonctionnement des pistons, les loisirs n'ont qu'une utilité, un rôle d'exutoire aux ten-

sions occationnées durant l'activité-travail. Loisir ne correspond aucunement à temps libre puisqu'il ne peut s'agir pour l'ouvrier que de préparer ses forces, ses énergies, pour un rendement chaque fois plus efficace, pour une exploitation encore plus intense de ses capacités. Les loisirs sont dictés par la nécessité pour le prolétaire, d'être au poste et en forme le lundi matin. De par son travail l'homme ne connaît plus le véritable sens de son activité vitale et il ne reproduira pendant ses heures "perdues" qu'une activité "miroir" du travail aliéné, de manière à ce que cette période de son temps, de son activité dite "libre" n'entre pas en contradiction avec la période "travail"; à l'activité extraénisée ne peut correspondre que l'inactivité extraénisée; au travail extraénisé, les loisirs extraénisés. Le capital oppose temps de travail et temps de loisir; il sépare les deux activités tout en les rendant complémentaires. La scolarité prépare déjà cette séparation: "vous êtes ici pour travailler; vous êtes ici pour vous amuser; mais ne faites jamais les deux en mêmes temps!". Mais l'activité humaine est une totalité. En ce sens, la société communiste n'a rien à voir avec une quelconque société des loisirs, idéalisation du pôle "positif" du système bourgeois. A la séparation travail/loisir, le communisme oppose l'activité vitale qui est jouissance, la jouissance qui est activité.

> "L'activité et la jouissance, tant par leur contenu que par leur genre d'origine sont sociales: elles sont activité sociale et jouissance sociale."
> (Marx - Manuscrits de 1844)

Dans le communisme primitif, le même mot désignait travail et jeu. De la même manière, le communisme supprime les oppositions entre temps de travail et temps de loisir, entre production et apprentissage, entre ce qui est vécu et expérimenté. Cette description ne résulte aucunement d'une anticipation idyllique, d'une vision idéalisée du futur mais bien du mouvement même de l'histoire et du monde. Ce mouvement n'est en rien le fruit du hasard, c'est le développement fantastique des forces productives qui rend plus actuel que jamais la possibilité, la nécessité du communisme.

L'abolition du travail en tant qu'activité humaine extraénisée est un point essentiel du programme communiste et le prolétariat accomplira cette oeuvre humaine en s'affirmant comme classe dominante pour nier toutes les classes. Aux quarante heures semaine, aux tortures des levers de matin, à l'angoissante recherche de travail, aux crachats polis des capitalistes qui licencient, aux fins de journée pressurisées et debout dans le métro, à l'abrutissement des heures creuses, aux cadences infernales, aux assassinats de travail, à la propriété privée, à l'exploitation de l'homme par l'homme, au capital, nous opposerons notre force, notre connaissance et notre détermination en vue de l'édification d'une société sans travail, une société communiste assurant pour la communauté la libre disposition du temps comme champ d'épanouissement de l'activité humaine.

> "Une autre source de l'immoralité des travailleurs, c'est le fait qu'ils sont les damnés du travail. Si l'activité productrice libre est le plus grand plaisir que nous connaissons, le travail forcé est la torture la plus cruelle, la plus dégradante. Rien n'est plus terrible que de devoir faire, du matin au soir quelque chose qui vous répugne. Et plus un ouvrier a des sentiments humains, plus il doit détester son travail, car il sent la contrainte qu'il implique et l'inutilité que ce travail représente pour lui-même."
> (Engels - La situation de la classe laborieuse en Angleterre - 1854)

Mémoire ouvrière

LA CONSIGNE DE L'HEURE NE PAS TRAHIR

Bilan-1936

PRESENTATION
============

Le texte que nous republions ici est extrait de Bilan n°36 d'octobre, novembre 1936, bulletin théorique de la fraction italienne de la Gauche Communiste. Ce texte s'inscrit dans une période où la bourgeoisie, comme aujourd'hui, préparait idéologiquement et pratiquement, sa solution à ses crises cycliques: la guerre de plus en plus généralisée et où le prolétariat révolutionnaire, tout comme aujourd'hui, se trouvait cruellement isolé et extrêmement divisé face aux tâches immenses qui l'attendaient. Comme hier, pour tous les groupes, fractions, individus, ... communistes, la consigne de l'heure est toujours: NE PAS TRAHIR !

Ne pas trahir ne signifie nullement rester fidèle à tel ou tel groupe formel, rester fidèle à l'état lamentable d'éparpillement des forces communistes. Au contraire, ne pas trahir signifie s'ancrer toujours plus fermement dans la praxis invariante du prolétariat, rester fidèle aux intérêts historiques de notre classe, à la méthode marxiste, au programme communiste fondamentalement impersonnel, rester fidèle au parti historique.

Ne pas trahir aujourd'hui signifie aussi combattre avec acharnement l'état de délabrement actuel du mouvement communiste, signifie aussi, face à l'exacerbation des contradictions de classe, à l'accélération et du cours bourgeois vers la guerre et du cours prolétarien vers la révolution; resserrer les liens entre fractions révolutionnaires, signifie aussi, contre tout esprit de chapelle et contre toute tendance aux "moulins à paroles", travailler à la constitution d'un réel centre international en vue de coordonner, d'unir, de centraliser les indispensables actions communistes (1).

Face à la réalité actuelle, il nous faut être à la hauteur de la pratique et de l'histoire ouvrières, il nous faut nous organiser afin de réellement soutenir dans les faits, les actions prolétariennes explosant partout dans le monde, afin d'aider les militants communistes pourchassés, emprisonnés et exécutés. Il nous faut, comme l'a fait Bilan, reproposer à tous les groupes s'inscrivant dans une pratique réelle de défense intransi-

geante des intérêts ouvriers, de tendre à la constitution d'une communauté de travail (2).

> "Ce qui ne peut être réalisé entre 1914-1919, c'est-à-dire l'établissement de rapports internationaux pour la formation des cadres pour les partis communistes, doit être effectué dans la phase supérieure du développement actuel de la lutte révolutionnaire. C'est là la seule voie qui permette au prolétariat de sortir victorieux des épreuves terribles que la situation lui réserve."
> (Bilan n° 38)

Aujourd'hui donc, ne pas trahir c'est agir volontairement en vue de centraliser les forces communistes, en vue de donner, au prolétariat luttant pour ses propres intérêts et donc contre la guerre, une direction pleinement communiste pour la victoire de la dictature prolétarienne.

Cette "consigne de l'heure", d'hier comme d'aujourd'hui, est fonction du développement des antagonismes de classe, des guerres impérialistes qui ont pour but l'écrasement du prolétariat. En 1936, des guerres de "préparation" se déroulaient en Ethiopie, en Espagne, en Chine, pour se généraliser ensuite à la Pologne (Dantzig) et au monde entier ... La guerre d'Espagne est, dans cette succession de conflits, le noeud car c'est au sein de cette guerre qu'a été, tant techniquement -Guernica, etc- qu'idéologiquement -polarisation fascisme/antifascisme-, le plus "pleinement" préparé la boucherie mondiale de 1939-45, l'écrasement quasi total du prolétariat.

C'est essentiellement la dénonciation de la nature impérialiste de cette guerre, du dilemme anti-prolétarien entre fascisme et antifascisme, ainsi que la défense de la seule réponse ouvrière: le défaitisme, qui démarquent radicalement la fraction italienne de la Gauche Communiste de tout ce qui fut produit par ce qui restait encore comme forces révolutionnaires -Ligue des Communistes Internationalistes, Union Communiste, Living Marxism, GIK, ...- (3). Bilan affirmait essentiellement que:

- toute guerre impérialiste est une guerre contre le prolétariat mondial, est une guerre capitaliste pour massacrer les ouvriers;
- la pire chose produite par le fascisme est l'antifascisme, tous deux produits directs du capital et devant donc être au même titre, détruits;
- la seule réponse prolétarienne est, aujourd'hui comme hier, "la désertion des fronts militaires". "C'est se dissocier du capitalisme, c'est lutter contre lui, c'est se battre pour les ouvriers". C'est "dans tous les pays, lutter contre chaque capitalisme". (Bilan) (4).

Ce sont ces positions essentielles de Bilan, clés pour ne pas trahir, qui, aujourd'hui encore, sont au centre de la défense des intérêts prolétariens. De tous temps, les communistes se sont définis non pas en s'appelant "communistes", révolutionnaires", ... mais en agissant conformément aux intérêts historiques de leur classe, c'est la seule voie pour NE PAS TRAHIR !

> "A l'ennemi qui nous appellerait aux armes pour battre le fascisme, nous répondrons par la proclamation de la lutte contre notre propre capitalisme. Les millions d'ouvriers tombés en 1914-18 croyaient combattre pour déraciner, dans le czarisme ou prussianisme, l'obstacle principal à l'affranchissement de la classe ouvrière. Mais, en réalité, ils sont tombés pour la sauvegarde du capitalisme, de son régime, pour construire, au travers de cette digue macabre des cadavres des ouvriers des deux camps, la barricade de la bourgeoisie contre l'assaut révolutionnaire des masses. Cet enseignement

tragique, nous ne l'oublierons jamais, au grand jamais, et notre devise sera celle de battre chaque secteur du capitalisme pour faire crouler le système dans chaque pays et dans le monde entier." (Bilan)

Notes

(1) Sur cette question, nous renvoyons le lecteur à notre "contribution au regroupement des révolutionnaires" dans Le Communiste n°7.

(2) Cf. Bilan n°38: "Projet de constitution d'un bureau international d'information".

(3) Nous conseillons encore une fois, vivement à nos lecteurs, la lecture du recueil de textes de Bilan: "Contre-révolution en Espagne" paru aux éditions 10/18 n°1311, qui a l'immense mérite de présenter à un "large public", une série de textes de Bilan (le texte que nous republions ici n'est pas repris dans ce recueil), dépassant largement l'introduction récupératrice faite par Barrot, de même que les autres historiographies pseudo-révolutionnaires des Gauches Communistes (cf. notre "nous soulignons" sur les "CCIsations" de l'histoire du mouvement ouvrier).

(4) Pour un développement de la question des guerres et du défaitisme révolutionnaire, nous renvoyons le lecteur au texte publié dans cette revue: "Contre la guerre impérialiste: la révolution communiste mondiale".

*
* *

LA CONSIGNE DE L'HEURE : NE PAS TRAHIR

Une phrase suffit pour détruire de fond en comble notre position: quoi? Alors que les ouvriers espagnols luttent d'arrache-pied contre l'attaque fasciste, se battent comme des lions contre un ennemi qui reçoit armes et munitions de Hitler et Mussolini avec la complaisance de Blum et de Eden; quand ils dressent des barricades avec leurs corps pour arrêter l'avance des hordes fascistes, alors que, dans tous les pays, des centaines et des milliers d'ouvriers s'apprêtent à rejoindre le front de la bataille, votre position consiste à démoraliser les rangs des combattants, à faciliter l'invasion de l'ennemi fasciste, à démanteler les fronts où les prolétaires disputent, mètre par mètre, le terrain à Franco derrière qui se trouvent coalisés tous les fascistes de tous les pays.

Seulement, cette phrase n'est point un argument et si elle peut facilement, à cause de son caractère démagogique, avoir raison de nous, elle ne représente guère une manifestation de solidarité aux ouvriers espagnols. Elle n'est, en définitive, qu'un anneau de plus enchaînant les prolétaires, livrant ces derniers aux forces qui conduisent à l'échafaud leurs vies, leurs institutions et leur classe. Encore une fois, il ne s'agit pas -au cours des discussions entre les courants qui prétendent oeuvrer pour la libération des ouvriers du joug capitaliste- d'une bataille polémique tendant à écarter et à réduire au silence l'adversaire, ainsi que

ses arguments. Il s'agit de présenter des positions politiques, de mobiliser des forces qui puissent déterminer la lutte, la défense et la victoire de la classe ouvrière contre l'ennemi capitaliste. C'est uniquement sur ce terrain que la diversification politique peut correspondre aux intérêts des ouvriers espagnols et de tous les pays; c'est sur ce front seulement que les énergies de la classe ouvrière peuvent se nouer pour construire le barrage de la défense et de la victoire.

Les flots de la démagogie peuvent nous noyer, mais le cruel développement des événements laissera non seulement debout l'ensemble de nos positions politiques, mais donnera la plus tragique des confirmations à ces dernières et cela parce que nous restons inébranlablement ancrés dans les fondements de classe des masses prolétariennes et uniquement dans ceux-ci. Autant nous serions disposés à détruire jusqu'à la dernière syllabe de nos considérations si cela pouvait apporter une aide aux ouvriers espagnols, autant nous sommes forcés de voir dans l'opposition enragée des militants qui luttent contre nous, non un élément positif pour la résistance du prolétariat espagnol, mais une nouvelle manifestation de la victoire de la manoeuvre de l'ennemi capitaliste qui ne pouvait gagner cette nouvelle bataille qu'à la condition de pouvoir enchaîner à son char -avec la colossale mystification de l'antifascisme qui se révèle être, encore une fois, le lit du fascisme- jusqu'aux secteurs les plus avancés où résistaient les militants révolutionnaires.

C'est la plus tragique des confirmations du marxisme que celle qui se déroule aujourd'hui. Plus encore que dans les situations intermédiaires, dans des situations définitives, le sort de la classe ouvrière ne peut être sauvé que sur le front d'une politique de classe et uniquement d'elle, toutes les autres conduisant au pire massacre des ouvriers. La moindre compromission comporte en contrepartie de l'illusion d'un appoint à la lutte, la lugubre certitude de la pénétration dans les rangs des ouvriers de la colonne ennemie qui en prépare méthodiquement la déroute.

Oui! Avant les événements d'Espagne existait une décision ferme, inébranlable: "nous ne marcherons pas, à aucun prix, d'aucune façon, quel que soit l'embuche que l'on nous présentera. A l'ennemi qui nous appellerait aux armes pour battre le fascisme, nous répondrons par la proclamation de la lutte contre notre propre capitalisme. Les millions d'ouvriers tombés 1914-18 croyaient combattre pour déraciner, dans le czarisme ou le prussianisme, l'obstacle principal à l'affranchissement de la classe ouvrière. Mais, en réalité, ils sont tombés pour la sauvegarde du capitalisme, de son régime, pour construire -au travers de cette digue macabre des cadavres des ouvriers des deux camps- la barricade de la bourgeoisie contre l'assaut révolutionnaire des masses. Cet enseignement tragique, nous ne l'oublierons jamais, au grand jamais, et notre devise sera celle de battre chaque secteur du capitalisme pour faire crouler le système dans chaque pays et dans le monde entier".

Encore, à l'égard du pouvoir bourgeois, la devise était tout autant ferme: "la leçon de 1914 nous a appris que, sous aucun prétexte, il ne faut collaborer avec la bourgeoisie. A l'appât que constitue l'idée de pénétrer dans l'Etat capitaliste afin de le faire servir au socialisme, ou pour repousser l'attaque de la réaction, les millions d'ouvriers tombés dans la lutte pour leur libération sont là pour nous dire que la collaboration avec la bourgeoisie c'est l'emprisonnement des ouvriers, leur perte, leur livraison à l'ennemi".

Les événements d'Espagne sont arrivés. Que reste-t-il des enseignements tragiques de 1914? L'on a commencé à parler de l'ouverture d'une si-

tuation révolutionnaire, mais immédiatement après l'on a ajouté que déclencher des luttes de classes, passer à l'attaque contre l'Etat capitaliste, pour le détruire, pour fonder le pouvoir prolétarien, c'était réaliser, en fait, une condition favorable non pour les ouvriers, mais pour les fascistes qui attaquaient. De deux choses l'une: ou bien la situation révolutionnaire existe et il faut lutter contre le capitalisme, ou bien elle n'existe pas et alors parler de révolution aux ouvriers, alors que, malheureusement, il ne s'agit que de défendre leurs conquêtes partielles, signifie substituer au critère de la nécessité d'une défensive mesurée pour empêcher le succès de l'ennemi, celle qui consiste à lancer les masses dans le gouffre où elles seront écrasées. "Les ouvriers croient lutter pour le socialisme"! Bien sûr, et il n'en a jamais été autrement; il en fut de même en 1914. Mais le devoir des militants est-il de se jeter parmi les ouvriers pour leur dire que le chemin du socialisme est celui qui se dirige vers la destruction du régime capitaliste ou celui qui encastre les ouvriers dans ce régime?

Mais, nous dira-t-on, nous ne sommes pas en 1914. En Espagne, ce ne sont pas deux armées impérialistes au service d'Etats antagonistes qui se heurtent, ou, dans un sens plus limité, ce n'est pas encore cela; actuellement, c'est le fascisme qui attaque, le prolétariat qui se défend. En participant à la lutte armée des ouvriers, en oeuvrant pour la victoire militaire contre le fascisme, nous ne répétons nullement les gestes de ceux qui conduisirent les ouvriers à la boucherie de 1914.

Ah! Oui! La leçon de la dernière guerre était trop cruellement vive dans la mémoire des ouvriers; le traquenard de la guerre sous le drapeau de l'antifascisme ne suffisant plus et les prolétaires, du moment qu'ils auraient vu l'entrée en lice des Etats capitalistes, auraient vite compris que c'eût été pour les intérêts de leurs ennemis et contre les leurs qu'ils se seraient battus et fait tuer. Avant la dernière guerre, les mouvements nationalistes de chaque pays se dressaient les uns contre les autres alors que le socialisme levait le drapeau de l'unification des peuples pour sauver la paix. Aujourd'hui, les mouvements de droite de tous les pays établissent une sympathie solidaire pour l'écrasement de la classe ouvrière de chaque pays et c'est là une réédition, sous d'autres formes, d'une substance qui est la même que celle de 1914. Les formes différentes sont à la fois commandées par la tension extrême des situations et des rapports entre les classes, ainsi que par la nécessité où se trouve le capitalisme d'agiter devant les masses, pour les égarer, les tromper et les égorger, une autre enseigne sur le même drapeau, qui reste toujours celui de la sauvegarde et de la défense du régime capitaliste. Mais, nous a-t-on dit si souvent, les événements d'Espagne ne se déroulent pas encore, mais pourraient, demain, se dérouler sur la même ligne que ceux de 1914. Tant qu'ils n'en seront pas là, il faut défendre les territoires que le fascisme menace de sa conquête.

Mais le devenir n'est-il pas réel? Peut-on demain, être autre chose que le développement de ce que l'on est actuellement? Du moment que les ouvriers ont emprunté un certain chemin qui peut conduire à la guerre, ils

se sont mis dans le chemin opposé à celui qui leur est propre et sont les victimes de forces qu'ils ne pourront plus déjouer parce qu'ils ont été désarmés politiquement par elles du moment que celles-ci les ont happés. Bien sûr, le militant, un groupe déterminé pourraient se laver les mains au moment où plus aucun doute ne serait possible et que les Etats impérialistes antagonistes interviendraient ouvertement, mais la masse des ouvriers comment pourrait-elle se désintégrer d'un tourbillon qui l'emporte? Au surplus, dès le premier jour des événements espagnols, n'était-il pas clair que les différents Etats capitalistes tiraient les ficelles des situations pour permettre l'écrasement des ouvriers espagnols; tous les Etats, les fascistes comme les démocratiques et l'Etat soviétique. Et, pour déloger ces Etats, y avait-il d'autre directive que celle de la lutte des classes dans chaque pays? Lancer le mot d'ordre de la "levée du blocus" n'était-ce pas précipiter le cours se dirigeant vers la guerre impérialiste? N'était-ce pas suivre les traces de Jouhaux, de la Deuxième, de la Troisième Internationales, qui parviennent -avec succès d'ailleurs- à suffoquer les mouvements de classe -les seuls qui puissent apporter une aide solidaire aux ouvriers espagnols- pour accoupler les ouvriers à l'Etat capitaliste et pousser ce dernier vers ce même débouché de la guerre impérialiste?

Notre position centrale consiste à faire découler de la thèse -que tout le monde semble admettre comme indiscutable- que le fascisme étant l'expression la plus cruelle du capitalisme, c'est uniquement par une attaque contre ce dernier que le prolétariat peut défendre ses intérêts et briser l'offensive ennemie. Et il est vraiment déconcertant de nous entendre dire que le déclenchement des luttes de classe dirigées contre le capitalisme puisse favoriser ce dernier. A Barcelone, par rapport à Séville, il est évident que de bien plus amples possibilités existent aujourd'hui pour mener la lutte contre le capitalisme et il est incompréhensible que l'on emploie ces énergies, non pour la lutte contre la bourgeoisie, mais dans la direction opposée d'une intégration du prolétariat dans l'Etat capitaliste. Il nous revient que les anarchistes, pour justifier leur entrée dans le gouvernement Caballero, affirment que c'était là le seul moyen pouvant permettre le réel armement des ouvriers saboté par les gouvernement précédents. Tout en devant faire la part à l'affolement dont sont victimes ceux qui se trouvent dans le tourbillon des événements, nous ne pouvons voir, dans cette thèse de la CNT, que la répétition de ce qu'ont toujours dit les réformistes et d'après quoi il fallait entrer dans l'appareil de l'Etat pour éviter qu'il serve aux intérêts du capitalisme: la tragédie espagnole ajoute une nouvelle note lugubre à celle de 1914.

"Le déclenchement des luttes de classe dans les régions non soumises au fascisme, aurait pour résultat de faciliter la chute et l'occupation des territoires par les hordes de Franco". L'on nous riposte cela pour prouver l'impossibilité d'appliquer les positions que nous défendions dès le début des événements. A part le fait que cela n'est nullement prouvé, reste cette autre considération que même si une position de classe peut avoir pour résultat de hâter le dénouement tragique d'événements qui se seraient, par cela même, démontrés extrêmement préjugés pour les ouvriers, au moins alors l'entrée des fascistes se ferait quand les énergies prolétariennes -ou au moins une partie d'entre elles- seraient encore sauves et l'ennemi n'aurait pu étrangler -au cours d'une lutte qui ne pouvait qu'aboutir à la défaite- les meilleures forces ouvrières en démoralisant les masses dans leur ensemble.

Immédiatement après que les ouvriers se soient insurgés le 19 juillet, le capitalisme espagnol a emprunté un double chemin pour étrangler la lutte de classe du prolétariat: dans les secteurs paysans, au travers de la terreur blanche, dans les centres ouvriers en englobant les masses dans

l'appareil de l'Etat et en mettant à leur tête un état-major qui devait inévitablement les conduire au massacre. Dès le début des événements, une double directive planait sur la situation: d'un côté, celle du capitaliste gagnant chaque jour davantage les forces agissant au sein du prolétariat pour retenir les masses sur les fronts où elles sont massacrées; de l'autre, celle des ouvriers qui, ayant emprunté leur chemin au cours de la première semaine, en ont été évincés par l'intervention de ceux-là mêmes à qui ils avaient confié leurs intérêts. Chaque fois que les ouvriers auraient pu se redresser et reprendre leur chemin de classe, lors des défaites militaires, le capitalisme élargissait sa manoeuvre et passait du ministère Giral à celui de Caballero, et, enfin, à celui où se trouvent les anarchistes. Ainsi, il agissait afin que le prolétariat ne puisse retirer les enseignements des défaites qu'il subissait et maintienne sa confiance à ce qui ne pouvait le conduire qu'au massacre car, une fois intégré dans l'appareil de l'ennemi, on oeuvre non pour le prolétariat, mais pour le capitalisme.

Dans la situation extrêmement préjugée d'aujourd'hui, quand les chances de résistance et de victoire deviennent de plus en plus restreintes, les militants qui soulèvent la nécessité de reprendre le chemin de classe et de déclencher des luttes sur ce terrain sont exposés aux coups d'un appareil capitaliste qui à Valence et en Catalogne peut s'appuyer sur toutes les organisations agissant au sein du prolétariat. Les conditions semblent donc être remplies, comme en 1914, plus qu'en 1914, pour éviter que la moindre voix de classe ne s'élève parmi les ouvriers. Notre fraction qui, en Espagne, comme dans les autres pays, n'a négligé aucune des possibilités concrètes -si modestes qu'elles pouvaient être- pour défendre ses positions, notre fraction, qui s'est toujours laissée guider par la considération que, pour mériter la confiance des masses, il faut rester sur le plan de la lutte de classe, que toute autorité conquise sur les ouvriers en entrant dans les fronts où ceux-ci ont été jetés par le capitalisme est une autorité qui ne peut servir que la manoeuvre ennemie, notre fraction, dans un poignant isolement que les cadavres des ouvriers espagnols illuminent tragiquement, reste persuadée que ce qui se creuse actuellement, ce n'est pas le tombeau du prolétariat, mais des idéologies et des forces qui, n'étant pas armées -au travers du marxisme- de la théorie de la classe prolétarienne, ne pouvaient que conduire au massacre des masses ouvrières.

La hyène fasciste peut cyniquement dire qu'en face de 50.000 de leurs assassins, les millions d'ouvriers n'ont pu résister et vaincre, mais cette hyène sait bien que cela a été uniquement possible parce que les ouvriers ont été extirpés de leur base de classe, parce que, pour diriger leurs combats, se trouvaient les complices directs des Franco, les antifascistes de toutes les gradations.

La condition pour rester sur le chemin des ouvriers, à supposer qu'aucune possibilité n'existe plus pour bouleverser la situation à cause de la supériorité écrasante de l'ennemi, est de ne pas trahir, tout comme le fit Lénine en 1914.

La désertion des fronts militaires en Espagne, comme indication de classe pour l'ensemble des prolétaires, c'est se dissocier du capitalisme, c'est lutter contre lui, c'est se battre pour les ouvriers.

Dans tous les pays, lutter contre chaque capitalisme c'est se battre en solidarité avec les prolétaires espagnols.

Toute autre directive, avec n'importe quelle étiquette: socialiste, centriste ou anarchiste, conduit à l'écrasement du prolétariat en Espagne et dans tous les autres pays.

"Pourquoi les adversaires de l'autorité ne se bornent-ils pas à crier contre l'autorité politique, contre l'Etat? Tous les socialistes sont d'accord sur ce point que l'Etat et avec lui l'autorité politique disparaîtront à la suite de la révolution sociale future; cela signifie que les fonctions publiques perdront leur caractère politique et se transformeront en simples fonctions administratives, qui veilleront aux intérêts sociaux. Mais les adversaires de l'autorité demandent que l'Etat politique soit supprimé tout d'un coup, avant même que ne soient supprimées les conditions sociales qui l'ont créé. Ils réclament que le premier acte de la révolution sociale soit la suppression de l'autorité.

Ont-ils jamais vu une révolution, ces Messieurs?

Une révolution est certainement la chose la plus autoritaire qui existe, un acte par lequel une partie de la population impose sa volonté à l'autre partie à l'aide de baïonnettes, de fusils, de canons, moyens autoritaires s'il en fut; et le parti qui a triomphé doit maintenir son autorité par la terreur que ses armes inspirent aux réactionnaires. Est-ce que la Commune de Paris aurait pu se maintenir plus d'un jour, si elle ne s'était servie de l'autorité d'un peuple en armes contre la bourgeoisie? Ne pouvons-nous pas au contraire la blâmer de ce qu'elle ait trop peu fait usage de son autorité?

Ainsi donc, de deux choses l'une: ou bien les adversaires de l'autorité ne savent pas eux-mêmes ce qu'ils disent et en ce cas ils ne créent que de la confusion, ou ils le savent, et dans ce cas, ils trahissent la cause du prolétariat. De toute façon ils servent la réaction."

(Frédéric Engels - De l'autorité - 1873)

AUX LECTEURS !

Camarade,

Une telle revue ne peut remplir pleinement sa tâche de guide, d'organisateur de l'action communiste, sans la participation active de ses lecteurs et sympathisants. Toute contribution matérielle, théorique, critique, ... nous est une aide dans la construction d'un réel outil de la lutte révolutionnaire.

Utilise ces matériaux! Ils ne sont la propriété de personne, ils font partie du patrimoine, de l'expérience accumulée d'une classe qui vit, qui lutte pour supprimer sa propre condition de salariée et par là, toute division en classes, toute exploitation. Diffuse ces textes, discute-les, reproduis-les, ...

Si nos positions t'intéressent, si tu veux en discuter, travailler avec nous, prends contact avec le Groupe Communiste Internationaliste en écrivant à l'adresse suivante, sans mention du nom du groupe : Boîte postale 54
Bruxelles 31
B 1060 Bruxelles
Belgique.

Si vous voulez prendre connaissance de nos approfondissements programmatiques, nous vous proposons la formule d'abonnement suivante à nos revues:

Le Communiste, organe central en français du GCI (paraît quatre fois l'an) et/ou
Comunismo, organe central en espagnol du GCI (paraît trois fois l'an)

400 FB, 50 FF, 30 FS, 1000 Ptas, 10000 Las ou 10 dollars pour dix exemplaires de l'une ou l'autre revue, le double pour les deux. Les souscriptions doivent être versées au CCP 000-0386683-41 de M. Milants à 1170 Bruxelles avec mention de la raison du versement.

Sommaire de Le Communiste n°13

- Leçons des événements de Pologne
- L'armée et la politique militaire des Etats-Unis (II)
- Nous soulignons
- Notes critiques sur le matérialisme dialectique.

Sommaire de Comunismo n°9

- Malvinas: Contra la guerra imperialista: La revolucion comunista mundial
- Lecciones de los acontecimientos en Polonia
- El Ejercito y la politica militar de Estados Unidos(II).

Lisez aussi Action Communiste, publication du GCI en Belgique et Parti de Classe, publication du GCI en France.

PROLETAIRES DE TOUS LES PAYS !

(...)
Votre tâche immédiate est toute tracée.
Aux directives des traîtres vous incitant à redoubler d'efforts pour la "défense nationale", pour le surarmement, pour le parachèvement de l'organisation de guerre, vous opposerez votre front cohérent de classe qui tranchera tous les liens vous reliant à l'Etat capitaliste, qui brisera les instruments de votre destruction.
Pratiquez tout de suite votre défaitisme de classe à l'usine, au chantier, partout où vous pouvez vous affirmer.
(...)
Pas une heure de travail supplémentaire pour vos exploiteurs;
Pas de "Stakhanovisme";
Sabotez la production de guerre;
Insurgez-vous contre la discipline du travail qui vous incorpore au fonctionnement étatique;
Déclenchez vos grèves pour la défense de votre pain;
Affirmez concrètement par l'action directe votre solidarité avec vos frères massacrés en Espagne, en Chine, en Tchéco-Slovaquie, en U.R.S.S., en Allemagne, en Italie, partout où la bourgeoisie recourt, ouvertement, à la violence contre-révolutionnaire.

Engagez sans tarder la bataille contre votre propre bourgeoisie et ses agents: rexistes, démocrates, "défaitistes" flamingants, "jusqu'auboutistes" wallingants, pacifistes "neutralistes" rangés derrière Spaak et derrière les ex-"internationalistes" de la Ligue, bellicistes, de la "sécurité collective" représentée par le pseudo parti communiste et les Vandervelde et autre de Brouckère, tous les traîtres de 1914 et aujourd'hui: socialistes, staliniens, anarchistes et les pseudos internationalistes du parti trotskyste.

Luttez pour la transformation en guerre civile de toutes les guerres impérialistes, qu'elles soient du type de celles d'Espagne ou de Chine, ou qu'elles opposent les Etats entre eux.

A bas tous les traîtres,
A bas la guerre "démocratique" contre le fascisme,
A bas la guerre impérialiste,

Vive la lutte des classes et le défaitisme révolutionnaire,
Vive la guerre civile pour la destruction de l'Etat des exploiteurs,
Vive le Parti Révolutionnaire du Prolétariat,
Vive la fraternisation internationale des prolétaires,
Vive la Révolution Mondiale !

FRACTION BELGE DE LA GAUCHE COMMUNISTE INTERNATIONALE
Communisme n°19 - Octobre 1938.

Ed. resp. : M. Alvarez, 8 rue des Phlox, 1170 Bruxelles